

JOURNAL HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

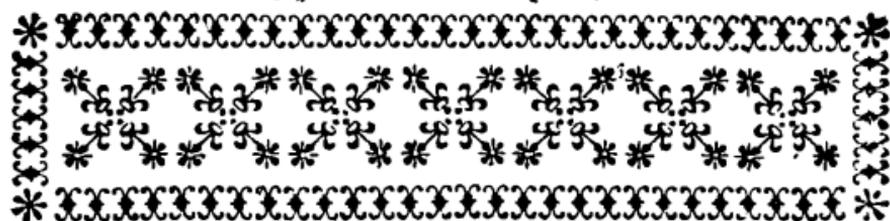
A O U T 1 7 5 9.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.

MDCCCLIX.





JOURNAL
HELVETIQUE,
AOUT 1759.



ESSAI
SUR CES PAROLES:
A moi appartient la Vengeance & je la rendrai,
dit le SEIGNEUR.

JE prie le Lecteur de ne pas s'attendre à une explication exacte de ces paroles, qui méritent cependant une attention particulière: Ceci n'est point un Sermon; je me propose seulement de montrer, que la Vengeance est funeste à la Société, qu'elle trouble & qu'elle déchire; qu'elle n'est pas moins fatale à ceux qui l'exercent, puis qu'ils en sont eux mêmes les Victimes, & qu'i's s'ar-

rogent un droit, qui n'appartient qu'au suprême Législateur, qui a seul le pouvoir & l'autorité de punir le Crime, & de récompenser la Vertu : S'il ne le fait pas toujours dans cette vie, il viendra un jour où sa Justice & sa Bonté seront manifestées, & où tous les Hommes & toutes leurs Oeuvres seront jugés avec équité, & sans apel.

La Vengeance paroît douce au Vindictif, mais on peut assurer que les suites en sont bien amères*, puis qu'elle perpétue la haine & le ressentiment; que le tombeau même n'en met pas à couvert, & qu'elle passe quelquefois d'une génération à une autre. La Vengeance est come une Epée à deux tranchans, qui coupe également celui qui la porte, & celui contre lequel on la tire: Elle fait souvent des blessures profondes & mortelles. Elle excite des tempêtes, qu'il n'est pas facile de calmer, & la coupable satisfaction qu'elle procure a couté souvent des lar-

* On expose quelquefois sa vie pour se venger de l'injure la plus petite & la plus frivole, & on s'expose par là, à la juste punition des Loix divines & humaines, qu'on blesse formellement. Il y a certaines choses, dont on se venge mieux par le mépris que par des paroles, ou des actions :

Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre,
dit un grand Poëte.

mes que le Temps n'a pû tarir, que la Raison redouble, & que le Repentir même n'a pû effacer. L'Histoire en fournit plusieurs preuves; je ne ferai que les indiquer.

MARDOCHE'E refuse de fléchir le genou devant AMAN. Ce Ministre superbe & vindicatif veut le punir de sa résistance, & enfevelir toute la Nation dans sa ruine, afin de rendre sa vengeance plus éclatante. Il surprend, par de fausses acufations, la justice du Roi ASSUERUS son Maître. Ce Prince fait publier un Edit sanglant, où tous les Juifs sont proscrits & livrés au Glaive, come criminels, AMAN triomphe, & se félicite de son crédit & de sa victoire; mais sa chute est prochaine, & son jour est venu. Le suplice qu'il destinoit à MARDOCHE'E & à son Peuple, retombe sur lui & sur sa Famille; sa race est éteinte; la Nation Juive est sauvée, & subsiste encore.

CORIOLAN, irrité contre les Romains, qui n'avoient pas reconu ses services, & dont l'ingratitude avoit prononcé l'arrêt de son bannissement, se réfugie chez les Enemis de sa Patrie, & animé par la Vengeance, il porte la Guerre jusques dans ses Murs. Les Romains alarmés, trop foibles pour soutenir sa valeur & ses efforts, n'ont de ressource que dans les larmes de la Mère & de l'Épouse de celui qu'ils ont mortellement ofensé. Co.

RIOLAN se laisse fléchir à leurs supplications & à leurs pleurs : Il accorde la paix aux Romains; mais les *Volsques*, chez lesquels il avoit trouvé un azile favorable, irrités, à leur tour, de voir leur proie échappée, tournent leur colère contre CORIOLAN, & ce grand Home en est la victime.

Souhaite-t-on un exemple plus moderne? Je le trouve dans les Mémoires de l'illustre SULLI. Voici ce qu'il dit, Livre premier p. 60. CHARLES IX, après l'afreux massacre de la S. Barthelemi, ne tarda pas à ressentir de violens remords de l'action barbare, pour laquelle on lui avoit fait prêter son nom & son autorité. Dès le soir du 24 Août, qui survit le jour du Massacre, on s'aperçût qu'il frémissoit malgré lui, au récit de mille traits de cruauté qui coutèrent la vie à plus de 70 mille Protestans. Il avoua à Ambroise PARE', son Chirurgien, & en qui il avoit beaucoup de confiance, quoi qu'il fut Réformé, qu'il lui sembloit voir à tout moment, veillant aussi bien que dormant, tous ces Corps massacrés se présenter à lui, les faces hideuses & couvertes de sang. C'est ainsi qu'ORESTE fut déchiré par les Furies, après avoir tué sa Mère, pour venger la mort d'AGAMEMNON son Père.

Le Roi CHARLES, pour punir l'Amiral de COLIGNI de je ne sai quel projet qu'on imputoit faussement à ce grand Home, devint

le Boureau de ses Sujets, & fut lui même son propre Boureau.

La Vengeance n'est que la foiblesse d'une Ame qui n'a pas la force de pardonner ; & ce qu'on nomme grandeur de courage n'est qu'une véritable petitesse.

Punir est d'un Mortel, pardonner est divin.

La Vengeance est une source d'animosités & de querelles, qui se succèdent les unes aux autres. CHARLES crût avoir éteint le nom des *Protestans* par le Massacre qu'il fit exécuter ; il les vit renaître, pour ainsi dire de leurs cendres, & la France, inondée de sang, fut long-tems déchirée par des Guerres Civiles. Les Réformés, convaincus qu'on vouloit leur perte totale, & qu'on ne pouvoit alors se fier à aucuns Traités, crurent ne pouvoir trouver de ressource que dans leur seule valeur. C'est ce qui leur mit les armes à la main. Peut-être aussi cherchèrent ils à venger la mort de l'Amiral de COLIGNI, qui avoit donné aveuglément dans les pièges qu'on avoit tendû à sa bonne foi.

Les soupçons dévorans, la noire défiance
Sont toujours d'un grand Cœur la dernière science.

Introduisés dans la Société l'Injustice, la Trahison, la Haine & la Vengeance, vous donés entrée à tous les Crimes. La Société

ne sera qu'un brigandage & l'Homme n'aura point de pire Enemi que l'Homme même. Etablisſés au contraire dans la Société, la Douceur, la Bienfaisance, l'Équité, le Pardon des Injures, vous y faites régner la Paix & la Concorde; en contribuant à la prospérité des autres, vous faites votre propre bonheur; vous goûtes une satisfaction sans mélange & sans regrets, & vous vous préparés des délices plus pures encore, car le Souverain Juge ne rendroit-il pas justice, & celui qui pèse les Mortels dans sa balance, & dont la Voix les atire, ne récompenseroit il pas la Vertu? *A moi appartient la Vengeance & je la rendrai; dit le Seigneur.*

L'Être Suprême n'est pas susceptible des Passions des Hommes; il ne ressent ni colère, ni vengeance; mais la Sageſſe ne lui permet pas d'être indifférent sur la transgression de ses Loix. Celui qui a établi & qui maintient l'ordre physique parmi les Créatures inanimées, ne sautoit voir les Créatures libres & intelligentes, violer impunément l'ordre moral. Ce qui le prouve, c'est l'horreur qu'il a attaché au Vice, & que les plus coupables même ne peuvent s'empêcher d'éprouver; & l'amour, au contraire, que presque tous les Hommes ont pour la Vertu: Homage que le Cœur lui rend, lors même que les actions le défavouent.

Les règles arbitraires du Juste & de l'Injuste, établies dans le Monde par le faux Honeur, peuvent elles éfacer des Loix primitives & invariables, que la Raison & que la Conscience aprouvent, & que Dieu a, en quelque sorte, confirmées de son sceau, pour le bonheur des Mortels, & le maintien de la tranquillité publique? Quel est le Législateur sage & éclairé qui voulut les révoquer, & qui en eut le pouvoir? Ces Loix sont fondées sur l'ordre naturel des choses, & sur la constitution des Homes, ensorte qu'ils ne peuvent les fouler aux pieds, sans travailler eux mêmes à leur propre misère, sans ébranler & renverser l'Edifice de la Société. Il n'y a donc que Dieu & le Magistrat qui ait droit de punir le Crime, en le pesant à la balance de la Justice.

On peut dire que le *Duel*, qui tire son origine des Nations barbares, est aussi barbare qu'elles. Un grand Home qui avoit fait preuve de courage en plusieurs occasions importantes, étant apellé en *Duel*, répondit: Je conois des Loix plus inviolables & plus sacrées que celles qu'un vain caprice a inventées. Je ne tirerai jamais l'Epée que pour défendre mon Prince, ma Patrie, ou ma propre vie si on l'ataque. On me trouvera toujours dans la route de l'honneur. Et *Thémistocles*, qui dit au Général qui menaçoit de

lui donner un soufflet, frappe, mais écoute, remporta sur sa colère & sur son ressentiment, une victoire aussi glorieuse & aussi difficile, que celle qu'il remporta sur les *Perfes* *.

C'est se confondre avec les Animaux féroces, qui se dévorent les uns les autres, que de se venger de ses adversaires & de chercher à les déchirer. C'est au contraire aprocher de la Divinité & imiter ses perfections, en particulier sa Bonté, que de pardonner à ses Enemis. Les plus grands Hommes ont surmonté leur ressentiment. L'Empereur AUGUSTE pardona à CINNA, qui avoit conspiré contre lui. L'Empereur THEODOSE pardona aux Habitans d'*Antioche*, qui avoient renversé ses Statues.

Non seulement la Vengeance est funeste au Vindicatif, elle l'est souvent à l'Etat dont il est membre, & auquel il a fait serment d'être fidèle. La plûpart des Guerres civiles

* Il est remarquable qu'on ne trouve aucun exemple de Duels chez les Grecs ni chez les Romains, excepté celui des *Horaces* contre les *Curvies*, qui est un cas particulier. Cette manie est venue des *Goths*, & par ces fortes de combats, le Crime triomphe souvent de l'Innocence. Le Duel n'est qu'une frénésie,

Fantome composé de foiblesse & d'orgueil,
Monstre atteré de sang, qui creuse son Cercueil,
Et qui pour se venger d'un Crime imaginaire,
Par un Crime réel assassine son Frère.

ont été occasionnées par des Citoyens, qui cherchoient à se venger contre le Souverain d'une injure personnelle *, & la Société étoit la victime de leur perfidie. C'est ainsi que l'An 710, le Comte JULIEN, pour se venger du Roi RODRIGUE, qui avoit violé sa Fille, qu'il aimoit passionément, apella les *Maures en Espagne*, & par une trahison criminelle, leur remit les Places dont on lui avoit confié la garde. Mais il ne porta pas loin la peine de sa perfidie : MUÇA, General des *Arabes*, avec lequel il avoit traité, après avoir conquis & ravagé presque toute l'Espagne, fit étrangler JULIEN, qui, pour se venger d'un crime, en avoit comis un beaucoup plus grand. C'est ce qui arive ordinairement ; les Homes séduits par l'intèret, par un faux honneur, ou par quelque autre passion, ne gardent aucune proportion entre la faute & sa punition. Dieu seul, qui est la souveraine Equité, proportionne avec une exacte justice le degré de la punition à celui de la violation de la Loi. On peut la violer par ignorance,

* Nous en avons aujourd'hui sous les yeux un exemple bien frappant & qui fait horreur. La Conspiration tramée contre le Roi de Portugal n'a été produite que par la Vengeance. Les Chefs des Conjurés vouloient se venger du refus, que le Souverain avoit fait de certaines graces qu'ils demandoient & qu'ils croioient mériter.

par une tentation violente, à laquelle il est presque impossible de résister : On se trompe quelquefois, on fait le mal, croiant faire le bien, & l'égarément de l'Esprit conduit la main. Dieu, qui sonde les cœurs & les reins, Dieu, qui voit tout, qui conoît parfaitement nos intentions les plus secretes & la foiblesse humaine, pèse à sa Balance & nos pensées & nos actions; ce qui paroît innocent ou criminel aux regards des Homes, ne l'est pas toujours aux siens. Combien de choses injustes, faites dans l'obscurité, échappent à leurs yeux? Combien d'autres, qu'ils n'ont pas le pouvoir de punir, parceque le coupable est en quelque sorte au dessus & de leur autorité & des Loix? D'ailleurs les Magistrats ne chatient guères que les crimes, qui troublent l'ordre de la Société; les trames secretes, les projets obliques du Cœur, ne sont pas de leur ressort. Le Vice, qui se cache dans l'ombre, ou qui se couvre d'un crédit puissant come d'un rempart, reste souvent impuni sur la Terre; mais le Scrutateur des cœurs & des reins, mais le Maître de l'Univers apelle le coupable devant son Tribunal: Le crime est manifesté & puni inévitablement. Mais qu'on ne pense pas que Dieu, en chatiant le criminel, éprouve ce sentiment de plaisir, qu'éprouve le vindicatif. Il laisse agir sa Justice & ne punit que pour

corriger. Le châtiment est un bienfait & un acte de Clémence. Come il est le Créateur & le Législateur des Homes, & qu'en cette qualité, il a sur eux une souveraine autorité, il est juste qu'il punisse les transgresseurs de ses Loix; mais il chatie en Pére, pour rétablir l'ordre & perfectioner ses Créatures, qui ne peuvent être heureuses & dans ce Monde & dans l'autre, que par leur obéissance, come on l'a montré en d'autres Essais*.

L'Etre suprême ne manifeste pas toujours ses Jugemens à l'égard des particuliers, en cette vie, parçe qu'il y en a une autre où tout viendra en évidence. Il n'en est pas de même des Sociétés, qui ne subsistant en corps que sur cette Terre, doivent aussi porter ici bas la peine de leur crime. Il n'y a qu'à ouvrir l'Histoire, pour y trouver la preuve de cette vérité, & rien ne la prouve plus fortement que la ruine de *Jérusalem* & la dispersion des *Juifs*, qui sont un Monument formidable &

* En particulier, dans les deux Essais, sur ces Mots, *La Piété a les promesses de la Vie présente & de celle qui est à venir.* On a tâché d'y prouver que les Loix de Dieu, ou leur observation, ce qui est la vraie Piété, est conforme à nôtre nature, à nôtre bonheur & à celui de la Société, & que la pratique de ces mêmes Loix nous prépare en quelque sorte pour le Ciel, qui est le séjour éternel du Fidèle.

terrible de la vengeance céleste. En crucifiant le Messie, ils avoient dit, *Que son Sang soit sur nous & sur nos Enfants* : Aussi ce Sang innocent est encore sur eux : Ils subsistent, mais par un Miracle continuel, sans Chefs, sans Loix civiles & politiques, sans Patrie, & presque sans azile. Voici come un Poëte s'exprime sur ce sujet.

LA RUINE DE JERUSALEM

O D E

Que vois-je, quelle perfidie !

Le Juif immole le MESSIE,

Ce divin Auteur de la Foi :

Victime de ton injustice,

Il meurt par un affreux supplice,

Et son sang est encor sur toi.

Bientôt une Guerre cruelle

Acable ce Peuple infidèle,

Renverse les Murs de *Sion* :

L'exil, la honte, l'esclavage,

Le mépris, la mort, le carnage,

Punissent sa rébellion.

Quelle horreur ! Un Prince superbe

Embrase, ensevelit sous l'herbe,

Le Temple & la sainte Cité :

Un Monument aussi terrible

Prouve le couroux inflexible
D'un Dieu justement irrité*.

C'est peu que le Romain barbare
Contre ce Peuple se déclare,
Et verse sur lui ses fureurs :
La Peste, une Guerre intestine,
De *Sion* hatant la ruine,
Étalent toutes leurs horreurs.

Le *Juif* cruel & sanguinaire
Immole ses Amis, son Frère,
Jusques dans le sacré Parvis :
O Ciel ! une Mère mourante,
Pour assouvir sa faim pressante,
Dévore le Corps de son Fils !

Long-tems ce Peuple sur sa tête,
A vû l'éfroïable tempête,
Dont il éprouve enfin les coups.
Dieu lui même s'est fait entendre :
Sortons, dit-il, venés aprendre,
Rebelles, quel est mon couroux †.

* *Voies l'Histoire de la Guerre des Romains contre les Juifs, par JOSEPH. On y voit manifestement la main de Dieu apesantie sur eux : Le Vainqueur, tout Paten qu'il étoit, ne put la méconoitre.*

† *Quelque tems avant le Siège de Jérusalem, un jour de Pentecote, les Sacrificateurs étant assemblés dans le Temple, entendirent une Voix formidable, qui répéta plusieurs fois, sortons d'ici*

Quoi ! sourd à la voix des Oracles,
Faut-il que de nouveaux Miracles
Te forcent à te convertir ?
Tremble à l'aspect de ta misère !
Dieu , pour apaiser sa colère ,
N'attend plus que ton repentir.



L'IMMORTALITE' DE L'AME

O D E *.

GRAND Dieu, quand un raïon de ta clarté suprême

Ne m'eut point révélé mon sort ;

Mon Ame , chaque jour, lit au fond d'elle même,

Qu'en la formant , ta Main l'a soustraite à la mort.

Un instinct genereux , un cri de la Nature ,

Contre le néant me rassuré.

Ce qui n'est point matière est immortel en moi ;

Ma Raison me l'apprend , sans être téméraire ,

Et sur cet important Mistère ,

Ne laisse ni combat , ni mérite à ma foi.

Quoi ! ce Soufle émané de la Bouche divine ,

Pourroit donc , victime du tems ,

Malgré ses atributs , malgré son origine ,

Ne sortir du néant que pour quelques instans !

* Cette Ode se trouve dans le XVII Volume des Choix littéraire. Elle a paru si belle à diverses Persones de goût , que nous avons crû devoir nous prêter à leurs desirs , en la réimprimant ici. On ne sauroit trop répandre tout ce qui peut servir à établir une Vérité aussi intéressant que celle qui en fait le sujet , & cette Ode renferme , pour un Esprit attentif , les Argumens les plus forts & les plus convaincans que l'on puisse tirer des seules Lumières de la Raison sur cette importante matière.

Cet Etre en qui des traits qu'on ne peut méconnoître
 M'ofrent l'image de ton Etre,
 Pouroit, come l'Eclair... Ah ! j'en frémis d'éfroi !
 Non, Seigneur, de tes dons ce brillant affemblage
 Ne fauroit être ton image,
 S'il ne fort de tes Mains immortel come toi.

Lui périr! lui, grand Dieu! par qui l'espace immense
 Dans un instant est embrassé ?

Lui qui d'un prompt effor dans l'avenir s'élançe,

Lui qui fait d'un regard revivre le passé ?

Lui qui fonde les Cieux, lui qui pèse la Terre,

Qui décompose le Tonerre ?

Lui qui conoît son Etre, & qui fait l'expliquer ?

C'est peu; lui qui t'entend, qui te conoît, qui t'aime,

Qui pénètre dans ton sein même ?

Quoi ! la mort dans ton sein pourroit donc l'ataquer ?

Hé pourquoi s'il est prêt à fondre dans l'abîme,

De tant de doñs le revétir ?

N'aurois-tu donc voulu qu'embélir la victime,

Que la mort va fraper, & la terre engloutir ?

Malheur, malheur au jour qui ne m'a donc vû naître,

Que pour souffrir & disparoître!

Le néant m'épargnoit l'horreur du sort humain.

O de jours & de maux carrière déplorable!

Tu me deviens insupportable,

Si d'un séjour plus doux tu n'es point le chemin.

Quoi ! naître dans les pleurs ? Vivre en proie au suplice.

Des passions, ou de l'ennui ?

Victime, ou des remords qui poursuivent le vice,
Ou du pénible soin de luter contre lui ?

Ne conoître du vrai qu'une ombre peu certaine,
Du plaisir qu'une image vaine,

Au sein de la douleur voir approcher la mort,
Ne pouvoir ni la fuir, ni cesser de la craindre,
Et tout entier enfin s'éteindre ?

Si tel est mon destin, quel plus horrible fort ?

Le tien, Insecte vil, seroit plus favorable :

Du seul penchant tu fuis les loix,

Tu sens les maux présens: A leur poids qui m'acable,
Seul des maux à venir j'ajoute tout le poids.

Ton corps fait tous les tiens : Mes destins inflexibles
M'en font souffrir de plus terribles,

Enfans de la raison, Péres du désespoir.

La mort fond sur nous deux; mais le souverain Maître,
Avec l'horreur de la conoître,

N'épargne qu'à toi seul l'éfroi de la prévoir.

Si dans une carrière à peu de jours bornée

Tout mon destin doit s'accomplir,

D'où naît en moi, Seigneur, cette ardeur éfrenée,
Qu'excitent tant d'objets, qu'aucun ne peut remplir ?

Ce desir de savoir, cette soif de conoître,
Inféparable de mon être,

Vers l'immortalité cet effor généreux ?

Je reconois ta voix dans ces ardeurs confuses ;

Et c'est toi même qui m'abuses ;

Si jamais nul objet ne répond à ces vœux.

Quoi ! ce feroit pour l'Homme (Etre vil & frivole,
Si le neant peut l'engloutir)

Que le Monde , grand Dieu , docile à ta parole,
Du cahos débrouillé se hâta de fortir ?

Non , non : Ou cette terre est une vaste scène ,

Qui par les combats & la peine ,

D'un bonheur éternel peut m'assurer l'espoir ;

Cu mon œil , dans ce jeu de ta main immortelle,

Qui me paroît peu digne d'elle ,

De tous tes Atributs ne voit que ton Pouvoir.

Mais si tout l'Home meurt , je cherche ta Justice.

Quels objets m'offre l'Univers ?

La pourpre est trop souvent le partage du Vice ;

Celui de la Vertu , la poussière ou les fers.

Aplaudi , redouté , l'Usurpateur habile ,

De la dépouille du Pupile ,

Au mépris de la foudre , éblouît tous les yeux.

La foule qui le voit , insultant ses victimes ,

S'enyvrer du fruit de ses crimes ,

Doute s'il est encore un Vengeur dans les cieux.

Ainsi tant d'atentats pourroient de ta colère

Eluder la juste rigueur ?

Tant d'efforts de Vertu périroient sans salaire ?

La mort égaleroit le Juste & l'Infraacteur ?

Ah ! l'impie aveuglé , qui croit l'Ame mortelle,

Veut t'anéantir avec elle.

Tu n'es point , si tu n'es la suprême Equité.

Croire qu'il est un Dieu , sans le croire équitable,

C'est par un blasphème éfroïable
Substituer un Monstre à la Divinité.

Non je n'en puis douter, ton jour est prêt à luire :

Le fort du juste & du pervers,

Dans un ordre nouveau, dont tu daignes m'instruire,

Vont te justifier aux yeux de l'Univers,

Quel trouble cependant ! quels périls ! quelle atente !

L'Immortalité m'épouvante.

Ah ! soutien mon espoir, ranime mon éfort !

Que l'Enfer vainement de pièges m'investisse ;

Qu'à jamais heureux je bénisse

La main qui m'afranchit du pouvoir de la mort.

Non moriar, sed vivam, & narrabo opera Domini.

Pf. CXVIII. v. 17.





E S S A I

SUR CETTE QUESTION:

*Quelles sont les sources de la Vérité ? Et quels
sont les moïens de la trouver ?*

Vérité , j'admire tes charmes !

Le Mensonge te rend les armes ;

Tout cède à tes attraits vainqueurs.

Heureux , qui reconoit ton empire suprême ?

Et pour dominer sur les Cœurs ,

Tu n'as besoin que de toi même.

APRES avoir examiné quelle est l'origine de nos Erreurs , ou ce qui est presque la même chose , quelles sont les causes de nos faux Jugemens , qui ne sont que des Erreurs , il est naturel d'examiner quelles sont les sources de la Vérité. On en trouve quatre principales. 1^o La Nature , qui est l'assemblage de toutes les Créatures visibles. 2^o Les Sens , ou les Organes , qui servent à les contempler & à en apercevoir le rapport ou la différence. 3^o. Le Cœur de l'Homme , ou plutôt la Conscience , qui , étant bien dirigée , nous sert de règle pour discerner le Juste de l'Injuste & le Vrai du Faux ; & enfin la Ré-

ligion, qui nous expose & nous révèle les plus grandes Vérités*.

La Nature est une source de Vérités physiques, parce qu'étant l'Ouvrage du Créateur, c'est-à-dire d'un Etre tout parfait, tout ce qu'il produit a une beauté réelle, & nous ne devons pas craindre qu'il ne nous offre que des phantomes & des illusions. La suprême Vérité ne peut avoir le dessein de tromper des Créatures intelligentes, qui ne sauroient éviter le piège qu'il leur dresserait. Sa Bonté & sa Justice nous rassurent contre une telle terreur. Quel profit lui reviendroit-il de nous séduire, en nous présentant des ombres pour des réalités? N'a-t-il pas le pouvoir de créer des substances de toutes les sortes, d'en multiplier, & d'en diversifier le nombre à sa volonté? Le rapport de

* On pourroit encore compter, pour une des sources de la Vérité, la Société; c'est-à-dire, l'assemblage des Hommes, qui vivent entr'eux, & qui sont soumis aux mêmes Loix. Si on remonte jusqu'à leur origine, on trouve nécessairement un premier Homme, Père de tous, au dessus duquel il n'y a que le Créateur. Mais qui a inspiré aux plus anciens Législateurs des Loix sages, propres à faire le bonheur de ceux qui les pratiquent? Ce ne peut être que Dieu. On fait l'origine des Empires, des Atts & des Sciences. Les Evénemens les plus anciens ne remontent que jusqu'à cinq ou six mille ans. Au delà, il n'y a rien.

nos Sens , lors qu'ils sont bien disposés , démontre la réalité des Objets qui sont soumis à leur examen , ou qu'ils aperçoivent , de même que le témoignage unanime de tous les Homes, qui n'ont aucun intérêt a se tromper eux mêmes , en soutenant qu'ils voient ce qu'ils ne verroient point.

Le spectacle de la Nature est donc propre à nous donner l'idée d'un Original , qui a toute la Vérité dont la Nature est susceptible. Nous en avons l'idée, parce qu'il existe ; la peinture qu'en fait l'Imagination peut être foible ou défectueuse , mais l'imperfection de la Copie n'altère point la réalité & la beauté de l'Original : Aussi l'Ecriture Sainte, pour prouver l'existence du Créateur , nous invite à contempler les Créatures , qui sont l'ouvrage de ses mains. *Les Cieux , dit-elle , racontent la gloire de Dieu , & l'étendue manifeste sa Puissance.* Un grand Poete exprime la même pensée de la manière la plus sublime,

Les Cieux instruisent la Terre
 A révéler leur Auteur.
 Tout ce que leur Globe enferme
 Célèbre un Dieu Créateur.
 Quel plus sublime Cantique
 Que ce Concert magnifique
 De tous les Celestes Corps ?
 Quelle grandeur infinie ,

Quelle divine harmonie

6 Résulte de leurs accords ?

M. de VOLTAIRE, que je cite ici avec plaisir, parce que ses Enemis ont affecté de faire regarder sa Religion come suspecte, l'illustre VOLTAIRE, dis-je, pour démontrer l'existence de Dieu, en apelle au spectacle de l'Univers : Voici ses propres paroles. „ Lors „ qu'on croioit, avec ÉPICURE, que le Hazard „ fait tout, ou avec ARISTOTE, & même „ avec plusieurs anciens Théologiens, que „ rien ne naît que par corruption, & qu'a- „ vec de la matière & du mouvement le Mon- „ de va tout seul, alors on pouvoit ne pas „ croire à la Providence. Mais depuis qu'on „ entrevoit la Nature, que les Anciens ne „ voioient point du tout ; depuis qu'on s'est „ aperçû que tout est organisé, que tout à „ son germe ; depuis qu'on a bien sù qu'un „ Champignon est l'ouvrage d'une Sagesse in- „ finie, aussi bien que tous les Mondes ; alors „ ceux qui pensent ont adoré, là, où leurs „ dévanciers avoient blasphémé. Les Philo- „ sophes sont devenus les Hérauts de la Pro- „ vidence ; un Catéchiste anonce Dieu à des „ Enfans, & un NEWTON le démontre aux „ Sages *.

* C'est que mieux on conoit la Nature, plus on est porté à recourir au Créateur, come à la seule

Mais c'est peu de conoître Dieu , si on ne le respecte & si on ne lui obéit. Voici encore come s'exprime le célèbre VOLTAIRE :

Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eut à deux jours, au plus, borné nôtre existence
Il nous auroit fait grace, il faudroit consumer
Ces deux jours de la vie, à lui plaire, à l'aimer.
Le Tems est assés long pour quiconque en profite ;
Qui travaille & qui pense en étend la limite.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les preuves des Vérités que nous fournit le Spectacle de la Nature, quoi qu'il fut aisé de puiser dans cette source riche & abondante des témoignages si surs & si évidens, que les Pirrhoniens les plus obstinés ne pourroient les éluder, sans renoncer à toute règle de certitude, & sans vouloir floter dans un

& unique cause des Règles primitives, qui maintiennent l'Univers dans l'ordre & dans l'harmonie où nous le voïons. Il y a des phénomènes inexplicables par le secours de la seule Raison. Ce n'est pas qu'on doive l'exclure dans l'étude de la Religion ; c'est elle qui nous mène à la Révélation, & qui nous en fait conoître les preuves. Elle nous apprend, que si nous ne devons pas tout croire aveuglément, nous ne devons pas aussi nous défier de tout. Elle nous éloigne ainsi du Libertinage & du Fanatisme.

doute perpétuel ; ce qui est l'état le plus funeste*.

Ils ne manqueront pas de nous dire que les Sens nous trompent & nous égarent si souvent, que recourir à leur témoignage, c'est risquer de prendre l'ombre pour le corps, & s'exposer volontairement à l'erreur ; mais les Sens ne sauroient nous tromper, lorsqu'ils sont bien organisés, que l'objet est à leur portée, qu'ils ne jugent que de ce qui est de leur ressort, & que rien n'en éclipsé & n'en intercepte la vue & l'examen : Qui peut douter que le tout ne soit plus grand que sa Partie ? Si ces Sens nous trompoient, malgré ces conditions, ce ne seroit plus notre faute : Dieu se plairoit à nous séduire, ce qui est un blasphème même à le penser. Il est vrai que dans les Songes, nous croions voir & entendre ce qui n'est point sous nos yeux, & sous nos oreilles ; mais dans les Rêves les

* Il est certain que rien n'est plus propre à étendre le Pirronisme & à retarder les progrès de la Vérité, que le Libertinage & la Superstition. Malheureusement quelques uns de ceux qui sont chargés d'anoncer la Vérité, prêchent ce qu'on ne peut croire & ce qu'ils ne croient pas eux mêmes. Quelquefois aussi leurs Mœurs démentent leurs Principes & ils tombent en contradiction. On pourroit dire à cet egard, que le Péché prêche la Vertu ; du moins il lui rend hommage.

objets font ordinairement fans liaison , fans suite & défigurés ; nôtre Imagination forme des Mōnstres , qui n'ont aucune réalité ; le Réveil les diffipe , ainsi que le Soleil fait évaporer les Nuages , qui s'oposoient à sa lumière.

D'ailleurs , lors que les Sens jugent des objets trop éloignés , ou qu'ils s'en fient à de simples aparences , la Raïson redresse leur raport : C'est ainsi qu'après un mur examen on a trouvé que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil , & non le Soleil autour de la Terre , & qu'il est beaucoup plus grand que nous ne l'apercevons de nos yeux.

La troisième source de Vérités , c'est la *Conscience* , mais une Conscience éclairée , que la Superstition ou le Libertinage n'a point obscurcie , que les Passions ne font point taire , & qui n'a point été corrompue ni pervertie , par une mauvaise Education & des Exemples pernicieux.

Il est chez les Mortels un Juge intérieur

Qui parle à nôtre Intelligence :

Seul infallible Directeur

Quand l'Home l'écoute en silence.

Il nous montre la différence

De la Vérité , de l'Erreur ,

Et du Crime & de l'Innocence.

Ce Directeur a parlé aux Homes de tous

les tems & de toutes les Nations , le même langage. Les Principes qu'il dicte , les Règles qu'il donne , les Sentimens qu'il inspire ne varient point. Il fera toujours vrai , toujours juste , que la Vérité est préférable au Mensonge , que l'on doit de la reconnoissance à son Bienfaiteur , du respect à son Père , & de la soumission à l'Être suprême. A cet égard , les Homes , si dissemblables entr'eux , si legers & si inconstans dans leurs résolutions , se ressemblent parfaitement & ne changent point. La Mode , le Climat , le Tempérament peuvent influencer sur certaines coutumes & certains usages ; mais les grands Principes de la Morale sont fixes & invariables & ne dépendent point du goût ni du caprice des Homes. Ils ne peuvent être bornés par un Fleuve , par des Mers , ou par des Montagnes. Ces Principes s'étendent par tout également ; ils sont inébranlables , parce qu'ils ont pour fondement le Maître du Monde & la suprême Vérité.

Enfin , la quatrième source des Vérités humaines , c'est la Révélation , parce qu'il y en a que nôtre foible Raison ne pouvoit ni apercevoir , ni conoitre parfaitement , parce qu'elles sont au dessus d'elle , quoi qu'elles ne lui soient jamais contraires. Telle est l'Unité d'un Dieu ; le Culte qu'on doit lui rendre ; le plus sur moien de se le rendre favo-

nable ; une Vie à venir ; l'Immortalité de l'Âme ; une Providence , qui dirige tous les Evénemens. Les Païens n'avoient sur ces grandes Vérités que des doutes & des lueurs *. Mais cette matière est si vaste & si importante , qu'elle mérite d'être traitée avec plus d'étendue.

Je ne puis me refuser le plaisir de citer sur ce sujet quelques Vers de M. DE VOLTAIRE, qui m'ont paru d'une grande beauté :

Au milieu des clartés d'un feu pur & durable,
 Dieu mit , avant les tems , son Trône inébranlable ;
 Le Ciel est sous ses piés ; de mille Astres divers
 Le cours , toujours réglé , l'anonce à l'Univers.
 La Puissance , l'Amour avec l'Intelligence ,
 Unis & divisés composent son essence.
 Ses Saints , dans les douceurs d'une éternelle paix,
 D'un torrent de plaisirs ennyvrés à jamais ,
 Pénétrés de sa gloire & remplis de lui même ,
 Adorent à l'envi sa Majesté suprême ;
 Tandis que les Humains , vils jouets de l'Erreur,
 Des Conseils éternels acusent la hauteur. . .

* Qu'on rassemble tout ce que les Philosophes Païens ont dit sur la Morale , je défie qu'on puisse en former un Système aussi parfait , que celui qu'on trouve dans l'Évangile. Ils n'ont jamais eu qu'une foible & imparfaite idée d'une Religion naturelle , dévinée , en quelque sorte , par le Bon-Sens ; mais défigurée par la Tradition & pervertie par la Superstition.

Ce fut lui dont la Main , frappant *Rome* asservie ,
 Aux fiers Enfans du *Nord* a livré l'*Italie* ;
 L'*Espagne* aux *Africains* ; *Solime* aux *Ottomans*.
 Tout Empire est tombé, tout Peuple eut ses *Tirans*,
 Mais cette impénétrable & juste Providence
 Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence :
 Quelquefois sa Bonté, favorable aux *Humains*,
 Met le Sceptre des Rois dans d'inocentes mains.

Jusqu'ici je n'ai considéré la Vérité que
 d'une manière générale , & du côté où elle a
 du rapport avec la Religion. Je vai l'examiner
 à présent d'une manière moins abstraite &
 plus particulière. Come elle est la baze du
 goût , qu'elle en fait l'essence , come le dit
 un Poëte fameux ,

Rien n'est beau que le vrai , le vrai seul est aimable,
 & que les Pensées les plus délicates & les plus
 sublimes tirent toute leur beauté de leur con-
 formité avec l'objet que l'Ecrivain tache de
 peindre , il convient de voir quelles sont les
 causes qui nous éloignent de cette espèce de
 Vérité , dont la source est la même que celle
 dont nous venons de parler , quoique les
 ruisseaux qui en découlent soient différens *.

* On peut dire qu'on est païé de l'amour qu'on
 a pour la Vérité, par la satisfaction pure & délicieuse
 qu'elle procure ; mais il faut , pour produire oet
 effet , que l'amour de la Vérité n'ait rien de dur &

On s'éloigne quelquefois de la Vérité, par un respect outré pour les Anciens*, qui va jusqu'à consacrer leurs Opinions & leurs Erreurs. On ne réfléchit pas qu'ils peuvent n'avoir pas tout vû ni tout sù, que les Modernes ont les mêmes organes & les mêmes secours que les Anciens, & qu'avec de meilleurs Instrumens, ils peuvent voir mieux & plus loin. Combien d'expériences & de nouvelles observations qu'ils ignoroient, & qui nous ont ouvert, en quelque sorte, un nouveau Monde? A l'égard de la Poésie & de l'Eloquence, les Modernes ont aussi leurs Poètes & leurs Orateurs, & il ne m'appartient pas de décider

de trop sévère. On la blesse quelquefois pour vouloir la servir avec trop de vigueur. Pour instruire il faut plaire :

*En vain votre Critique est savante & sincère ;
De brusques Vérités, un Langage sévère,
Font souvent plus de mal qu'un Mensonge poli.*

POPE, Essai sur la Critique.

* Il y a des Critiques, dit un célèbre Ecrivain, qui ne trouvent rien de beau que ce qui est ancien & qui vient de loin; qui mettent le sceau à un Ouvrage de goût come à une Medaille, & qui s'en laissent imposer par les Titres & le Nom fastueux de l'Auteur. D'autres trahissent & gatent la meilleure cause par de mauvaises raisons, ou, ce qui est pis, par des injures qui blessent & ne persuadent personne.

décider qui mérite la préférence: Je craindrois trop de faire un faux jugement.

On tombe dans ce défaut de deux manières opposées. La première, lorsqu'on n'ose sortir des chemins battus, crainte de s'égarer; cette basse servitude émousse le courage & éteint l'émulation. Tout Ecrivain, qui n'ose prendre un noble essor, ne fera jamais que l'Echo des autres. Renfermé dans un cercle étroit, il rampera dans les lieux communs. Il n'appartient qu'à l'Aigle de s'élever dans les nues, sans craindre une chute fatale.

Ce n'est qu'en s'éloignant des Chemins fréquentés,
Que l'Esprit peut trouver de sublimes beautés;

Je vois les Favoris des Filles de Mémoire

Confondre la Critique étonnée de leur gloire,

Loin des bornes de l'Art saisir ces heureux traits,

Que de vulgaires yeux n'aperçurent jamais.

Leur Censeur obstiné, blamant ce qu'il ignore,

Les perd souvent de vue & les condamne encore.

DU RESNEL.

La seconde manière par laquelle on peut faire un faux jugement & manquer la Vérité, c'est en prenant pour elle ce qui ne l'est pas, & en préférant la Copie à l'Original. On s'imaginer que la Vérité est loin de nous & on la cherche dans des Pais perdus, lors même qu'elle est à notre côté & qu'elle nous touche pour ainsi dire. La Vérité est de tous les

tems ; aucun Climat ne lui est étranger. Elle tire tous ses ornemens & tout son lustre d'elle même : Le fard , qu'on veut lui prêter, loin de l'embéler, la défigure. Elle habite souvent parmi le Peuple , & elle est la compagne de la simplicité & de l'innocence *. Mais il y a des Auteurs qui semblent la repouffer ; quand elle se présente : Ils s'imaginent qu'elle doit avoir quelque chose de singulier ; qu'elle ne doit marcher que hors des routes communes ; que son langage & ses sentimens ne doivent pas être ceux de la Multitude , & qu'elle se plaît à étonner l'oreille & l'esprit par des Problèmes & des Paradoxes. C'est ce qu'un célèbre Poète Anglois exprime ainsi ,

Le Préjugé conduit le crédule Vulgaire ;
 Mais les Savans trompés par un abus contraire ,
 Combatent la Raïson pour être singulier ,
 Et se piquent d'avoir leurs goûts particuliers.
 Ils ont , pour la plûpart , vieillis dans l'habitude

* Il ne faut négliger aucuns moïens , pour connoître la Vérité ; le Chancelier de l'HOPITAL dit , dans une Harangue prononcée aux ETATS-GENERAUX : Que le bon Roi LOUIS XII prenoit plaisir à ouïr les Comédies , disant que par là il aprenoit beaucoup de choses qu'il ignoroit. L'établissement des Académies peut aussi beaucoup contribuer à la recherche & à la conoissance de la Vérité. Nous avons parmi nous un Savant , qui pouroit composer lui seul plusieurs Académies, mais qui n'est d'aucune.

De chercher le Bon-Sens loin de la Multitude,
Et si, par un hazard, le Peuple pensoit bien,
Ils raisoneroient mal pour ne le suivre en rien.

C'est ainsi qu'un zélé Partisan d'un Auteur moderne a soutenu que les Siècles de PERICLES, du Pape LEON X, de l'Empereur AUGUSTE, de LOUIS XIV, célébrés par M. de VOLTAIRE, come les Siècles les plus illustres & les plus fortunés, par les progrès que firent les Sciences & les Beaux-Arts, furent les Siècles les plus malheureux & les plus funestes au Genre-humain; come si une grossière Ignorance étoit préférable au Savoir, & les Ténèbres à la Lumière! En éfet, que l'on contemple les Siècles qui ont précédé ceux-ci, on n'y verra que la férocité, causée par la barbarie; des Vices honteux qui produisent les plus grands Crimes: Des Assassinats, des Empoisonemens, & les plus atroces Proscriptions, qui firent couler le Sang le plus noble & le plus pur; des Princes & des Rois légitimes renversés du Trône par des Tirans, & mis aux fers; les Peuples assujettis & pliant sous un joug de fer; des Villes brulées, des Provinces entières ravagées & détruites; les plus beaux Pais n'ofrant de toutes parts que des ruines & des délerts. Qu'on ouvre les Anales de l'Histoire, on verra que ce Tableau n'est point exagéré, &

il me seroit facile de fournir mes preuves. Voilà cependant le tableau qu'on veut opposer aux plus beaux Siècles, qui aient honoré le Genre-humain. Si ces Siècles ont été défigurés par quelques Evénemens sinistres, leurs causes se trouvent dans les Siècles antérieurs & leurs états les plus tragiques se sont répandus dans les Siècles suivans; parce que les causes & leurs états sont enchainés les uns aux autres, & se perpétuent souvent au loin, par une fatalité inévitable. Mais, lors qu'un Ecrivain s'est entêté d'une hypothèse, quelque fautive qu'elle soit, il y ramène tout; il veut absolument donner des couleurs & de la vraisemblance à ce qui en a le moins, & il érige ses propres Fictions en Vérités incontestables.

Un Auteur célèbre & judicieux pensoit bien autrement que ces Ecrivains. Voici ce qu'il dit dans les Réflexions sur la Poésie & sur la Peinture.

„Si l'on considère, dit-il, quelle étoit la
 „situation de Rome, quand VIRGILE, POL-
 „LION, HORACE, TIBULLE, OVIDE &
 „leurs Contemporains firent tant d'honneur
 „à la Poésie, on verra que de leur tems cette
 „Ville étoit la Capitale florissante du plus
 „grand & du plus heureux Empire qui fut
 „jamais. Rome tranquille goûtoit, après plu-
 „sieurs années de troubles & de Guerres ci-

„viles, les douceurs d'un repos inconnu depuis
 „long-tems, & cela sous le Gouvernement
 „d'un Prince, qui aimoit & protégeoit les
 „Talens & le Mérite, parce qu'il en avoit
 „lui même beaucoup. Si nous descendons,
 „continue-t-il, au Siècle de LEON X, où les
 „Lettres & les Arts, qui avoient été ense-
 „velis, durant dix Siècles, sortirent du tom-
 „beau, nous verrons que, sous son Pontifi-
 „cat, l'Italie, auparavant déchirée par de
 „petits Tirans & leurs Satellites, jouit de la
 „plus grande prospérité où elle ait été depuis
 „l'Empire des Césars.

On en pouroit dire de même du Siècle de PERICLES * qui fut l'Epoque la plus heureuse & la plus glorieuse de la Grèce & d'Athènes en particulier. Mais ceci n'est pas de nôtre sujet.

* On ne parle point ici du Siècle de LOUIS XIV, si célébré par plusieurs Auteurs illustres & par M. de VOLTAIRE en particulier, Il est vrai que dans l'histoire de ce Prince, peut-être trop loué & trop critiqué, il y a certains traits qu'on voudroit pouvoir effacer; mais on ne doit pas lui imputer tous les Evénemens sinistres de son Règne. Il y en a quelques uns qui lui causèrent de vifs regrets, Il recommanda fortement à ses petits Fils d'aimer la paix & de fuir la guerre, come étant la ruine des Etats. A l'égard de PERICLES, il n'y a qu'à lire le magnifique éloge qu'en fait PLURARQUE, qui louoit peu & avec discernement.

Il y a plusieurs sortes de Vérités : Elles ne sont pas assujetties aux mêmes règles , & ne se démontrent pas de la même manière. Il n'y a que les Vérités mathématiques , qui soient susceptibles de démonstration. Les Vérités intellectuelles tirent leur force d'elles mêmes & du rapport qu'elles ont avec la Raison ; ainsi on ne sauroit nier la faculté qu'on a de penser , & sa propre existence ; celle des Persones que nous voions & que nous entendons se prouve par le témoignage des sens , par les idées que nous leur comuniquons , & qu'elles nous comuniquent à leur tour. Si nous étions les seuls Êtres intelligens dans le monde , nos idées naîtroient , pour ainsi dire , de nôtre Intelligence , sans aucune relation avec celles d'autrui , puisque nous ne serions en Société qu'avec des objets matériels & insensibles , qui pouroient bien produire quelques images muettes dans nôtre Esprit , & y faire quelque impression machinale , mais qui seroient dans l'impuissance de recevoir , à leur tour , celles qu'on voudroit leur comuniquer , & répondre à nos desirs.

Il y a des Vérités historiques , qui ne peuvent être suspectes , & dont on ne peut douter sans se défier du témoignage unanime des Persones , qui n'ont aucun intèrêt à nous tromper , & qui ont vû de leurs propres yeux

ce qu'ils rapportent. Ainsi on ne sauroit douter, qu'il n'y ait eu un ALEXANDRE, un CESAR; que J. CHRIST ne soit mort à Jérusalem; & que TITE n'ait assiégé & pris cette Ville. Ces sortes de Vérités sont incontestables, & quoi que nous n'en aions pas été les témoins, on ne peut les nier, sans tomber dans le Pirrhonisme le plus absurde *. Il faut se défier des préjugés, mais non de l'évidence: Il faut tout soumettre à l'examen, & ne pas recevoir come des Vérités les Erreurs d'autrui **.

Il y a encore des Vérités, qui sont d'un ordre à être prouvées par le consentement général & unanime des Homes de tous les Tems & de toutes les Nations. Telles sont les Vérités morales. Il a toujours été conf-

* L'Incrédule, qui nie tout, est plus malheureux que le Fanatique, qui croit tout. Celui-ci du moins s'appuie sur un fondement fragile; mais celui-là flote en l'air, il n'est soutenu sur rien, & il est le jouet des Vents. L'Incrédule n'a pas plus d'espérance que le plus vil Animal. Il mène la Vie d'un Ver, & mérite de mourir come lui.

** Pour juger sagement & parvenir à la Vérité, il ne faut s'entêter d'aucune opinion & ne regarder aucun Auteur come infallible. Il faut analyser avec soin l'objet qu'on examine, le disséquer, pour ainsi dire, & examiner séparément toutes les parties, & les rapprocher ensuite, pour considérer le tout attentivement.

tamment vrai, que l'obéissance à de bonnes Loix est préférable à la révolte, & que l'Ordre vaut mieux que la Licence & l'Anarchie. Come les Vérités morales sont d'une utilité pratique & nécessaire, Dieu n'a pas voulu que pour nous diriger nous attendissions un examen lent & raisonné; leur clarté est come celle du Soleil, qui éclaire les Homes, sans qu'ils aient besoin de fixer leurs regards sur lui. Une Lumière trop vive ne feroit que les éblouir; il suffit de marcher à sa lueur.

On peut envisager le même objet différemment & en porter un jugement opposé, sans se tromper, parce qu'on le regarde de divers côtés. D'ailleurs, la vue des uns est meilleure que celle des autres: Ils voient l'objet avec plus d'étendue, & aperçoivent ce qui échape à des yeux moins pénétrants. NEWTON a découvert ce que d'autres Observateurs n'ont pû conoitre.

Enfin, une Pensée peut-être vraie, sans que l'expression le soit; ce qui la rend louche ou obscure: Je n'en fournirai qu'un seul exemple, que voici. Un Poète mit ces Vers, au dessous du Portrait du Roi de PRUSSE.

Fameux par ses Exploits, plus grand par son Génie,
 Ce Prince au dessus de l'Envie
 Sait se faire estimer de tous ses Enemis,
 Témoins des hauts Faits de sa vie;
 Heureux dès qu'ils seroient soumis!

On ne fait si le Poëte veut dire que les Enemis du Roi seroient heureux, dès qu'ils lui seroient soumis, ce qui est peut-être sa pensée; ou si ce Prince seroit heureux lui-même, s'il avoit le bonheur de soumettre ses Enemis. L'expression doit-être un miroir fidèle de la Pensée, mais peut-être, le Poëte a-t-il jugé à propos d'y jeter un voile & de ne pas s'expliquer plus clairement; ce qui est une faute.





AUX EDITEURS,

SUR LA

CRISTALOGRAPHIE.

PUISQUE vôtre Journal, MESSIEURS, est particulièrement destiné à rendre compte des Productions nationales, j'ai cru vous faire plaisir, en vous envoiant ce petit Manuscrit pour l'y inserer. C'est un court Extrait, ou plutôt le Squelette d'un Ouvrage sur la *Cristalographie*, auquel un de nos Savans (*) a travaillé pendant la fleur de son âge, & qui est fini pour ainsi dire, depuis plus de trente Ans, sans espérance de voir le jour pendant la vie de son Auteur.

Le bonheur voulut que cet Extrait tombat entre mes mains. J'en fus d'autant plus charmé, que je crains de plus en plus qu'avec la mort de l'illustre Auteur, cet Ouvrage n'ait le même sort que bien d'autres Manuscrits, desquels nous pleurons continuellement la perte.

[*] C'est M. *Maurice Antoine* CAPPBLER, Docteur en Philosophie & en Médecine, Membre de la Société Roiale de *Londres*, de celle des Curieux de la Nature, & du Conseil Souverain de l'illustre République de *Lucerne*.

J'ai deux choses en vûe, MESSIEURS, en vous faisant cet envoi. C'est de faire connoître par la Publication de cet Extrait l'Ouvrage en question ; & de prier les Savans de nôtre comune Patrie, de même que les Amis de l'Illustre Auteur, de faire de nouveaux efforts auprès de lui, pour l'engager enfin à le publier encore de son vivant.

Qu'il me soit permis de dire aussi quelque chose de cette *Cristallographie*. Vous savés peut-être déjà, MESSIEURS, que l'Auteur en fit imprimer l'an 1723, un Chapitre en forme de Prodrôme *). Il l'en détacha, à ce qu'il dit dans la Préface, parcequ'il traite de *Cristaux improprement dits*, & pour diminuer le volume de l'Ouvrage. Le Manuscrit que je vous envoie ici est un court Extrait de cet Ouvrage non imprimé. Nôtre Savant le fit lui même, il y a assés longtems, & l'envoia à Louis Duc d'ORLEANS, qui l'honora jusqu'à sa mort d'une Amitié d'autant plus estimable, qu'elle fut sincère.

On verra malgré la briéveté de cette Analise, combien de matières curieuses & intéressantes cet Ouvrage renferme, & on

*] *Prodromus Chrystallographia de Crystallis improprie sic dictis Commentarium &c.* 4to Lucerne, Typis VOISINGII cum fig. Il s'en est fait une seconde Edition à Leyde.

se persuadera aisément l'avantage qu'il auroit sur nombre de Productions de nos jours, puisqu'il seroit le premier & l'unique en son genre. Il est vrai, qu'il y a eu, & qu'il y a encore des Savans qui ont traité de Cristaux; mais ce qu'ils en ont dit est dit fort succintément, ou relativement à d'autres matières. Dans l'Ouvrage dont il s'agit tout est traité à fond; rien n'y est oublié, & l'Auteur a bâti un Système complet de *Cristalographie*, soutenu par de longues Experiences & des Observations continuelles.

Je n'ai plus rien à ajouter à cette Lettre, déjà trop longue, si non de prier l'Illustre Auteur de céder enfin à tant d'instances, qu'on lui a déjà faites, & de rendre public cet Ouvrage promis & si long-tems désiré. Il donera par là un nouveau lustre à son Nom, déjà célèbre, & à celui de toute la Nation *Helvétique*.

J'ai l'honneur d'être &c.

L





COURT EXTRAIT,

DE LA

CRISTALOGRAPHIE.

L'Auteur du Comentaire imprimé sur les Cristaux improprement-dits avoit promis, il y a quelques années, une Cristalographie, ou un Traité assés exact du Cristal de roche. Il a satisfait à sa promesse, & il a entre les mains cet Ecrit, qui est achevé depuis assés longtems, & dont on se propose de doner ici un abrégé fort succinct. L'Auteur comence son Ouvrage par le Nom & l'Etimologie du Cristal, qu'il définit, un Corps fossile, minéral, pierreux, solide, qui se laisse rompre, mais qui n'est pas maléable; le plus souvent diaphane ou transparent, quelquesfois aussi, opaque, qui est composé d'une Colone hexaedre, étant terminé à l'une de ses extrémités, ou à toutes les deux, par une Piramide; & qui tient un milieu entre les Pierres précieuses & les Pierres comunes.

Il considère trois espèces principales de figures, dans les Corps du Cristal. Celle de la solidité, celle de la surface & celle de son corps intérieur. Il a examiné une très grande quantité de Cristaux, & a observé plus

de cinquante phénomènes touchant la figure de la solidité, par laquelle il entend la figure entière de cette Pierre. Il remarque, que parmi tous les Cristaux qu'il a vû, aucun n'est semblable à l'autre, & qu'ils sont néanmoins tous construits selon une même règle, sur un plan hexagone, qui n'est jamais tout à fait régulier, mais cependant pas irrégulier, en sorte qu'on peut l'appeler moins régulier; l'angle de ce poligone étant toujours de 120. degrés. Si un Cristal est composé d'autres portions accrûes de Cristaux, cette figure est observée perpétuellement, de sorte que les côtés correspondans sont toujours parallèles, & même, si la figure n'en est pas accomplie, le creux qui reste est formé par des lignes correspondantes & parallèles aux principales.

L'Angle solide, que forme la Piramide par la joinction de ces hédres opposées, est toujours d'environ 75. degrés. Il est vrai, que cette baze hexagone vient quelquefois aboutir aux hédres des Piramides, quand celles ci sont plus grandes d'un côté que de l'autre; mais ce sont toujours des hexagones que nous avons appellés moins réguliers.

Il seroit trop long de détailler ce grand nombre de variétés de la figure solide des Cristaux; mais il est toujours constant, que les accrétions, où les manquemens sont construits selon les règles susdites.

Quant à la figure de la superficie du Cristal, il ne s'en rencontre aucune qui soit si polie, qu'on n'y remarque quelques défauts, qui empêchent qu'on ne les puisse dire parfaitement polis. Les Colonnes sont la plupart raiées, plus ou moins, par des lignes transversales, qui le plus souvent sont entières dans toute leur longueur; mais il y a des Cristaux, où elles aboutissent à des Sillons perpendiculaires, qui paroissent avoir voulu former quelque acrétiôn. Les plans des Pyramides sont ordinairement plus polis, & quelques fois on y observe des lignes très subtiles, qui ont souvent du parallélisme à leur figure principale; quelques fois on découvre de petits tubercules, come des petites gouttes d'huile, tantôt ronds, & tantôt d'une autre figure aprochante, même triangulaire isocèle; quelques fois come des losanges ressemblantes aux compartimens de certains parquets. Souvent on en rencontre, où les surfaces de ces plans pyramidaux viennent à manquer en quelque endroit, & sont raboteuses. D'autres fois on observe, qu'il y a des acrétiôs terrestres ou de petites Cristallisations irrégulières. On trouve même, que la dernière couche est toute hétérogène, & de différente couleur, ou dorée, ou bleüe, ou verte; ou que même il y a de petites miettes de mineraux, qui y sont acrües

A l'égard de la figure du Corps intérieur du Cristal, la principale est la limpidité, ou la diaphanéité, c'est à dire, cette transparence sans couleur, qui pourtant se trouve souvent altérée, puisqu'on observe des Cristaux, qui tirent sur le jaune, sur le rougeâtre, le pourpré, le roux, le brun, le violet, le bleu, le verd, & il y en a même quelques uns qui sont assez noirâtres. On en voit, qui ont dans leurs Corps come des nuages, qui sont quelques fois d'une figure irrégulière, & qui observent quelquefois le parallélisme avec les plans des Piramides. On ne dit rien des fentes ou crévasses, qu'on y rencontre, lesquelles paroissent provenir uniquement de coups, ou chocs, que les Cristaux ont reçus. Elles ont cependant cela de particulier, que selon qu'on tourne le Cristal, elles réfléchissent toutes les couleurs de l'Arc en Ciel. Mais ce qui mérite encore plus d'attention, ce sont des concrétions ou Corps étrangers, qui s'y trouvent. Il y en a qui ressemblent à des morceaux de minéraux, ou d'antimoine, ou d'argent, ou de plomb, ou de cinnabre. Quelquefois il semble, qu'on y voie des herbages verds, & des fétus, ou des cheveux, qui pourtant, si on les examine bien, ne sont autre chose, que des productions minérales envelopées par ce Cristal. L'Auteur a observé qu'une partie
d'un

d'un minéral, qu'on appelle *Corium montanum*, qui dans le fond n'est qu'une espèce d'Amianthe, étoit envelopée par le Cristal, tandis que l'autre partie étoit restée dehors. Ces sortes de matières, avec les fentes & les nuages dont nous avons parlé, forment quelques fois des figures fantastiques, qui ressemblent à des Bocages, ou à des Passages entiers. Les Cavités, qui se rencontrent, quoique rarement, au dedans du corps du Cristal, sont quelques fois tout à fait vuides; quelquefois on y voit de l'eau, qui se meut quand on tourne la pierre. Mais il faut bien prendre garde, que ce qu'on croit être de l'eau, ne soit l'air; car l'eau avec le Cristal forme un Corps diaphane uni.

On raporte une quantité d'exemples de toutes ces trois sortes de figures du Cristal, tant de ceux qui ont été décrits ou cités par les plus célèbres Ecrivains, que de ceux que l'Auteur a observés lui même.

Après ces considérations, on passe aux phénomènes des autres propriétés du Cristal, telles que sont, sa dureté ou sa mollesse, en comparaison des Pierres précieuses; & aux effets qui dépendent de ces qualités, comme son aptitude à la calcination, liquéfaction, vitrification, & sa vertu électrique. Dès qualités tactibles on vient à celles qui sont visi-

bles, come la pëllucidité, la réfraction, & la scintillation, qui se produit quand il est rudement froté. Ensuite on vient à considérer la grandeur naturelle, qui depuis la grosseur d'un grain de sable peut monter jusques à un Corps de grandeur énorme, puisque l'Auteur en a vu un, qui pesoit environ 8. quintaux, & qui étoit aussi exactement figuré; que les petits Cristaux. On examine encore la gravité spécifique & relative, & on n'en omet pas même les autres qualités, telles que sont l'odeur, le son &c.

On raporte les Pais dans lesquels on les trouve; & il n'y a aucune partie du monde, où il n'y ait des endroits qui en produisent. On les nomme particulièrement. Mais surtout les *Alpes* les plus hautes, qui séparent la Suisse de l'Italie, abondent en ce Minéral. On décrit ces *Alpes*, & principalement les lieux de ces Montagnes, d'où on les tire: Ce sont des Cavernes plus ou moins grandes, & qui d'ordinaire sont remplies d'eau.

Il est à remarquer, que les rochers de ces Montagnes sont composés généralement d'une espèce de *Quartz*, & que dans les pierres de chaux on ne trouve jamais le véritable Cristal. Les Cristaux qu'on rencontre quelquefois çà & là sous terre, loin des Montagnes, sont ou des morceaux brisés des incrusta-

tions de ceux des Montagnes, ou même ils se sont engendrés solitaires dans le sable, qui est une espèce de Quartz en miette ; mais ceux ci sont ordinairement pointus aux deux extrémités. La Description de toutes ces choses est très ample, & on ne fait ici que les indiquer.

Dans la seconde Partie de l'Ouvrage, on examine d'abord tous les Systèmes des Auteurs, qui ont entrepris de développer la Crystallisation, & surtout la figure de cette pierre. Sur quoi le Savant STENO après PLINE, confesse ingénument, que lorsqu'il s'agit de trouver la cause des séfangles, il ne sauroit se résoudre à en parler. Il y en a même, qui ont désespéré d'y jamais parvenir, comé CEZALPIN.

Le premier de ces Systèmes est de CARDAN, & après lui d'ANTOINE *le grand*, duquel aproche Mr. ROHAULT, ainsi que Mr. CHAUVIN dans son Lexicon, Ire Edition.

Le Second est d'ARETIN, & d'autres cités par BOËTIUS de ROÛT.

Le troisième est de ce même BOËTIUS de ROÛT.

Le quatrième est l'Actinobolisme du Père KIRCHER.

Le cinquième est exposé dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences 1701.

Le sixième est encore du même Mr. CHAUVIN, mais dans la seconde Edition de son Lexicon.

Le septième de Mr. STENO.

Le huitième de Mr. LEEUWENHOECK, dans une Lettre à Mr. Valkenier.

Et le neuvième de feu Mr. BOURGUET.

On expose assés en détail ces hypothèses; on montre leur insuffisance, ou même on en concilie quelques unes, autant qu'il se peut. On démontre sur tout coment se fait la pétrification, non seulement des Corps Cristallins, mais aussi de toute autre pierre; le tout assés évidemment, & prouvé par des faits: Principalement la cause de la figure géométrique, & de celle qu'on a nommée superficielle & corporelle.

L'Auteur observe d'abord, que dans un plan de globules à peu près d'égale grandeur, on peut tracer une infinité d'héxagones, que nous avons nommés moins réguliers. Si l'on imagine un autre plan de globules, couché sur le premier, & un troisième sur le second, & ainsi en continuant, on pourra supposer un solide, composé de globules. Il ne leur manque rien, que d'être suffisamment liés ensemble; mais ce ne sera pourtant pas encore un Corps héxaèdre & pyramidal tel qu'est le Cristal. Il est donc nécessaire de dé-

montrer comment un tel Corps se peut former. On accordera facilement à l'Auteur quelques suppositions, que la Phisique d'aujourd'hui tient quasi pour démontrées. 1°. Que les particules d'eau ne sont que des globules creux, percés à jour, si vous voulés, mais construits de parties terrestres très subtiles, & dont il s'en faut bien que la superficie ne soit si polie, que celle des globules du premier élément, & plus aisée à être prise de parcelles terrestres pour devenir, ou composer un Corps solide.

2°. Que parmi les globules de l'eau, & entre leurs interstices, il y a toujours quantité de parcelles composées des particules du second Elément, & que le premier Elément se meut néan moins librement à travers cette masse liquide, & même qu'il écarte les globules plus ou moins les uns des autres, d'une distance égale, selon l'effort de son passage, ou la quantité de son flux.

Or si nous concevons une cavité, soit petite, soit grande, dans la pierre du Rocher, & que les pores de cette pierre soient pénétrés par les globules de l'eau, ou même qu'elle y coule par des fentes, elle remplira peu à peu cette cavité, entraînant avec soi la solution des petites parcelles de la pierre, ou les particules composées du second Elément.

Si l'on suppose présentement, que cet Ancre soit rempli de l'eau imprégnée de cette façon, & que tous ces liquides soient dans un tel repos, qu'ils ne soient agités en aucune manière, comé en effet cela doit être, & que la seule matière du premier Élément, qui ne perd jamais son mouvement, n'agisse que par flux ou par une action modérée, pour lors toute cette masse restera quelque tems fluide; mais par la suite de son action même, il rapprochera tellement les particules du second Élément, dans les interstices & angles creux, que forment les globules de l'eau, qu'il en résultera un Corps solide, lequel étant ouvert de tous côtés au premier Élément, sera en même tems diaphane.

On conçoit bien que les parcelles du second Élément, détachées des Rochers, lesquelles consistent en cette espèce de matière pierreuse, qu'on appelle *Quartz*, peuvent être plus ou moins abondantes parmi les globules de l'eau, & qu'étant poussées dans les recoins des interstices globulaires, & appliquées étroitement ensemble, elles doivent peu à peu, non seulement lier les globules de l'eau, mais aussi laisser plus d'espace au flux du premier Élément, entre les grands creux des globules d'eau, & qu'ainsi les parcelles, qui se sont étroitement réunies, se consolidant,

doivent être remplacées par d'autres, qui sont encore flottantes parmi les particules d'eau : Ce qui fait, qu'entraînées par la matière du premier Élément dans les creux d'entre les globules d'eau, elles viennent de même, à être appliquées à celles qui sont déjà arrangées, & à s'entre-toucher étroitement, pour faire ce qu'on appelle solidité ; & si celles-ci, nouvellement amenées, ne sont pas suffisantes pour remplir assés ces creux, les autres, qui surviennent de la même façon, seront appliquées de même, & cela jusqu'à ce que la Matière du premier Élément ne retienne qu'autant, ou pas plus d'espace, qu'il ne lui en faut, pour avoir son flux libre.

On voit par là, que le liquide qui environne le Corps Cristallin, vient à être moins chargé de parcelles du second Élément, & qu'il dépend de l'abondance de ces particules, qu'il se forme des Cristaux en plus grande quantité, ou plus ou moins grands en volume.

La Matière du premier Élément se meut en tout sens, mais toujours en ligne droite, autant qu'il lui est possible, desorte que dans les recoins des globules, dont les uns sont couchés dans l'Interstice de trois inférieurs & de trois supérieurs, elle se meut par des lignes parallèles aux côtés de l'Héxagone. Il

s'en suit de là que quand les globules de l'eau, & la Matière du second Élément commencent à devenir solides dans quelque endroit, come on l'a dit, les particules de ce second Élément doivent s'arranger de plus en plus aux environs de cet endroit, & se lier avec les globules d'eau, mais toujours en ligne droite & parallèle aux côtés de l'Héxagone, tant à cause du mouvement du premier Élément, que parcequ'il est nécessaire, si les globules d'eau doivent être arrêtés, que ce soit en sorte qu'ils se touchent au moins en trois points, & que la niche soit assez profonde pour être bien apuïée & pour reposer. Or si la Matière du second Élément n'est plus si abondante, qu'elle puisse remplir suffisamment les interstices des eaux, il s'en suit nécessairement, que le Corps du Cristal ne peut plus augmenter, sans que le liquide qui l'environe soit de rechef chargé de parties du second Élément, & qu'ainsi sa Colone sera terminée par des Hédres, dans lesquelles on doit voir des lignes transversales, dont nous avons parlé plus haut, & qui sont formées par les couches des globules d'eau, lesquelles par cette construction, formeront nécessairement des Sillons l'un sur l'autre, ou plusieurs ensemble, tant soit peu plus, ou tant soit peu moins reculés, ou avancés.

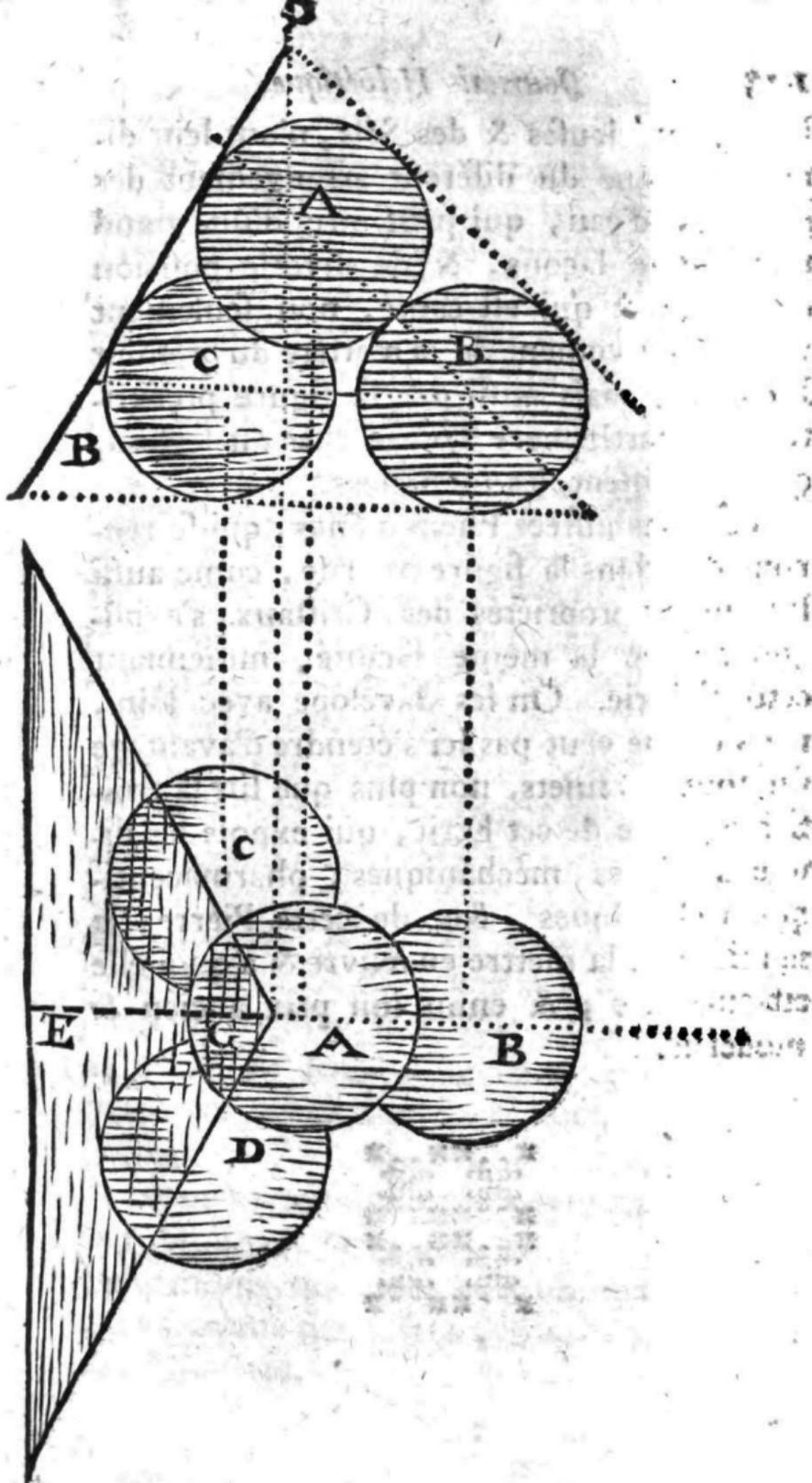
Il est aisé aussi de concevoir, que les angles creux des interstices des globules d'eau les plus extérieurs, c'est à dire des Hédres, seront remplis autant qu'il faut, par l'Action du premier Elément, de la matière du second, ou de la solution du *Quartz*, & que par là la surface des Hédres doit aquérir une espèce de Poli-naturel; & plus encore les plans ou Hédres des piramides, parceque les globules d'eau ont ici une solution plus unie & plus égale, que ceux des Hédres de la Colone.

Ces piramides enfin se forment par le même mécanisme; & quand la Matière du second Elément vient à manquer, la colone se doit retrécir, & enfin se terminer en pointe; aussi rencontre-t-on beaucoup de Cristaux, dont les Hédres ou plans pyramidaux sont incomplets. Mais si les Hédres des piramides, qui sont opposées entr'elles, forment toujours un angle, qui approche de 75 degrés, c'est parceque les globules d'eau, qui sont couchez par plans les uns sur & entre les autres, sont écartez entre eux de telle manière, que toujours un globule étant posé sur trois autres, tous de même, font avec les lignes joignantes leur centre, un angle de 45 degrés; ou pour expliquer la chose encore plus clairement, qu'on s'imagine quatre globules posez en cette façon; que les trois de la base

B C D soient écartez entr'eux , & le quatrième A soit posé dessus , en sorte que la ligne BA passant par leur centre A B , fasse un angle de 45 degrés avec la ligne B C . La ligne E G d'un plan hédrique , qui touche les trois globules A C D , & qui est opposée à cet angle C B A , sera inclinée à la ligne C B de 52 degrés & demi , ce qui est justement la moitié du complément du triangle de l'angle solide des pyramides , qu'on a dit être toujours de près de 75 degrés . On n'achève pas ici les démonstrations des figures corporelles & superficielles du Cristal , qui doivent résulter des 4 globules posez selon ce fondement , & qui se découvrent par soi-même , si leur combinaison est multipliée , & continuée plus outre .

L'angle de 45 degrés est le milieu de l'angle droit , & peut-être qu'il est ici le terme de l'effort du premier Élément , pour écarter les globules de l'eau ; mais cet effort limité n'est pas la seule cause de cet écart , qui peut de même provenir & des parcelles de figure certaine préexistente nécessaire , ou propre à faire la concrétion quartzeuse , & de la quantité convenable de ces parcelles .

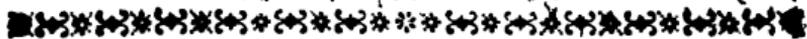
On déduit après cela un Corollaire , dans lequel on démontre , que les Figures de différentes autres Cristallisations , come des



Pierres précieuses & des Sels, n'ont leur différence, que du différent arrangement des globules d'eau, qui peut être d'un grand nombre de façons, & de diverse position entr'eux; & qui est causé, non seulement par le mouvement de la matière du premier Élément, mais aussi par la figure préexistente & particulière des parcelles du second, qui remplissent les interstices.

Tous les autres Phénomènes, qui se rencontrent dans la figure interne, come aussi les autres propriétés des Cristaux, s'expliquent avec la même facilité, moiennant cette théorie. On les développe avec soin, mais on ne veut pas ici s'étendre d'avantage sur tous ces sujets, non plus que sur la troisième partie de cet Ecrit, qui expose les différens usages méchaniques, pharmaceutiques, chimiques, &c. de cette Pierre; la manière de la mettre en œuvre & à quoi elle est employée; & enfin son prix ancien & moderne.





PENSÉES DETACHÉES.

M. DE FONTENELLE disoit : *Qu'il avoit toujours cherché , dans ses Ouvrages , à s'entendre lui meme. Les jeunes-gens devroient avoir cette Pensée gravée en Lettres d'or dans leur Cabinet.*

* * *

Le Méchant ne peut avoir de vrais plaisirs ; il peut éprouver , a-t-on dit , des sensations voluptueuses , mais non pas des sentimens , parceque ceux-ci viennent du Cœur. Ce n'est pas pour le Méchant que brille le Spectacle majestueux & simple de la Nature ; son Ame , pareille à un Miroir noirci , ne peut que défigurer tous les objets qui s'y présentent. *Que l'Home* , disoit le Baron de WERULAM , *que l'Home approche de la Nature avec des sentimens purs , tels qu'une Vierge modesté à le don d'en inspirer , il la contempera dans toute sa beauté , & il méritera de jouir du détail de ses charmes. l'Home vertueux conoit seul la Nature.*

* * *

Nous conoissions mieux que les Sauvages le sublime de la Vertu , mais ils conoissent bien moins que nous , le sublime du Vice. Nous avons des Héros , mais ils n'ont pas des Monstres.

* * *

La Nature est *économique*, dit M. DE FONTENELLE; elle a varié le spectacle des Cieux pour toutes les Planètes, en variant seulement leur atmosphère. Avec un air bleu, le Ciel paroît bleu &c. J'appliquerois cette idée à la Vertu & au Vice: La Nature est toujours la même; mais l'Atmosphère ténébreux du Vice en défigure la beauté, come l'air pur & ferein de la Vertu l'augmente & l'embellit encore.

* * *

Pour que deux mots soient entendus du même sens, il faut attendre que la Nature ait fabriqué tous les Esprits à la même trempe. Grand argument en faveur de la tolérance!

* * *

Toutes choses égales d'ailleurs, la physionomie d'une Personne vertueuse sera toujours plus douce & plus régulière, que celle d'un Méchant, d'un Envieux par exemple: Aussi l'a-t-on dit avant moi, une belle Femme vertueuse est l'objet le plus charmant qui soit sur la Terre. Le souhait de PLATON semble être alors exaucé.

* * *

Pour être heureux dans la Société, il faudroit n'avoir d'autres prétensions que celle de faire du bien. Mais come l'a dit ce BACON, que

je ne saurois trop citer, *Le bien actif de chaque être est tout à fait opposé au bien de tous, quoique souvent ils se rencontrent ensemble. Tout Home qui pense trop à ses intérêts, est un foible Ami, un mauvais Citoyen.*

* * *

S'il est permis de citer les Pensées des autres, c'est à celui qui se défie des siennes.

* * *

Les Homes de génie ressemblent aux Marchands en gros : Ils livrent tout à la fois une certaine quantité de Pensées aux petits Marchands d'esprit, & chacun prend le genre de Pensées qui lui convient.

* * *

La plupart des Monumens publics ont été érigés par des Citoyens, qui, n'ayant point d'Enfans, avoient épousé leur Patrie, & vouloient la doter de leurs propres fonds. Si l'on trouve quelquefois dans les Roïaumes de ces Citoyens généreux, la Vanité leur tient lieu du sentiment patriotique : A légard des Etats despotiques, ils ne produisent rien ; car, disent les Métaphiciens, nul ne peut doner ce qu'il n'a pas. Le pur néant ne peut rien créer.

* * *

GENEVE, (que je cite pourtant come une Ville des plus libres de l'Europe,) a plusieurs Citoyens très riches, qui n'ont ni Femmes

mes, ni Enfans ; mais proposés leur d'épouser la Patrie, ou seulement un petit nombre de ses Enfans les plus malpartagés, ils préféreront le Célibat.

* * *

Une belle Nuit d'été, où brille sans nuages le Firmament, où les Astres parcourent paisiblement l'espace, où la sérénité répand son baume sur toute la nature, une telle Nuit ressemble assés à une bone Conscience; elle égaie, elle embélit toutes nos idées.

* * *

Heureux l'Home, qui se lève a minuit, qui s'avance tranquillement dans le Palais de la Nature, qui bénit ses Frères qui dorment, lève ses yeux au Ciel, adore Dieu par la confusion de ses sentimens & la presse de ses idées, lui offre, come le seul Sacrificateur éveillé, & son propre Cœur, & la reconoissance de l'Univers, bénit encore le Créateur, joint les mains & s'endort. Tel fut le pieux DAVID : Il s'écrioit alors, dans l'extase de la Vertu, *Mon Ame est, come rassasiée de moëlle & de graisse, quand je pense a toi dans mon lit, & que je médite de toi durant les veilles de la nuit.*

* * *

O la belle sentence dans la bouche d'un Monarque ! Les Rois doivent gouverner les Peuples
selon

Selon les Loix de l'Etat, come Dieu gouverne le Monde, selon les Loix de la Nature. ()*.
 Une grande force dans les principes entretient les mouvemens de l'Univers ; mais les raffinemens de la Politique sont l'opprobre des Nations.

* * *

La Religion Chrétienne semble n'être, pour bien des Hommes, qu'un spécieux prétexte pour déguiser leurs atentats. C'est pour l'intérêt de la Religion, disent les Espagnols, qu'ils ont découvert l'*Amérique*, massacré des millions d'Indiens, désolé leur Pais & le reste des Habitans. C'est tellement la piété qui les animoit, qu'ils firent mourir ATABALIPPA, Prince très riche au *Pérou*, pour avoir mal parlé de JESUS-CHRIST, qu'il ne conoissoit que par les *Espagnols*.

* * *

Le Fonds de l'Esprit me paroît presque épuisé : Du moins pour peu qu'on ait lû, n'est on plus guères touché des jolis riens. Mais il est un riche fonds d'Idées simples & générales, que les DEMOSTHENES de l'humanité savent bien faire valoir, & qui ne s'épuisera jamais pour eux, parce que le Créateur a répandu sur la Nature & sur cette humanité des caractères de sublimité & de noblesse, que

(*) BACON.

les Ames à l'unifion favent feules démêler & sentir.

Rien n'est absolument beau, que ce qui frappe toutes les Nations : Voulez - vous juger du mérite de votre Ouvrage, transportés vous, par l'Imagination, sur une haute Montagne, ou sur quelque Tour élevée, au bas de laquelle fussent assemblés tous les Homes, come dans la Plaine de *Sennaar*, avant la confusion des langues ; si vous croiez que leur jugement vous fut favorable, vous êtes vraiment *grand*. Les DIDEROTS, les ROUSSEAUX, les MONTESQUIEUX, pourroient remplir cette Tribune ; tous les autres en seroient exclus ; Loin d'ici profanes !

Ecoutons un moment Mr. DIDEROT :
Persuades - vous que la Vertu est tout , & que la Vie n'est rien.

Raportés tout au dernier jour , à ce jour où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le souvenir d'un Verre d'eau , présenté par humanité à celui qui avoit soif. Remarqués en passant ce que l'Evangile inspire.

Faire du bien , voilà l'unique moïen de se réconcilier avec la vie. Comment haïr une existence qu'on se rend douce à soi-même , par l'utilité dont elle est aux autres.

* * *

Mon Fils c'est dans la prospérité que vous vous montrerez bon ; mais c'est l'adversité, qui vous montrera grand. S'il est beau de voir l'Homme tranquille, c'est au moment où les hazards se rassemblent sur lui.

* * *

Quand je vois cette multitude de Litterateurs, qui, come dit Mr. ROUSSEAU, ont forcé indiscretement le sanctuaire des Sciences, qui dénués de talens, ne font que glaner dans le Champ des Sciences, compiler ce qui est écrit, & qui s'apesantissant sur les défauts des grands Génies, puisent un poison mortel dans ce qui fait l'admiration des autres, je crie à ces Esprits foibles, plus malheureux que coupables, „O! vous qui
 „manqués de talens, suplées y par vòtre
 „Cœur: Aimés, estimés, étudiés ces Ouvrages, qui donent à l'Amè de l'étendue;
 „chériffés avec simplicité ces Auteurs, qui méritent si bien du genre humain; vous
 „partagerés leur gloire en l'avoüant & en la publiant. Car quel mal pouvés - vous leur
 „faire; ils donent prise au blame, sans doute:
 „Mais vous, qui les déchirés, vous ressemblés à l'Insecte obscur, qui perce la terre,
 „pique l'Home, & regagne son trou. Ah!
 „plutôt réunifions nous, êtres bornés, que la Nature a peu favorisé pour le génie;

„aplaudissons à tout ce que produisent de
 „grand les Héros de l'Humanité. - Ils disent
 „bien, faisons bien, aimons le mérite où
 „qu'il soit, aimons en général tous les Ho-
 „mes; c'est la bienveillance qui élargit le
 „cercle des Idées, & celui qui tient les Esprits
 „dans sa main, bénit ceux qui cherchent la
 „Vertu & la Vérité, & leur ouvre les sources
 „du plaisir & du beau.

* * *

Les grands Homes desirent la louange ;
 Ils font du bien à l'humanité, pourquoi ne
 les pas encourager à lui en faire plus encore,
 en s'aquitant envers eux par un juste tribut
 d'éloges ?

* * *

Je ne puis résister à la tentation de transcri-
 re ce morceau de Mr. DIDEROT, tiré du mot
Encyclopédie, dans l'Ouvrage qui porte ce titre.

*L'éloge est un encouragement à la Vertu ; c'est
 un Pacte public que vous faites contracter à l'Ho-
 me vertueux. Si ses belles actions étoient gra-
 vées sur une Colone, perdrait-il un moment de
 vie ce Monument imposant ? Ne seroit-il pas
 un des apuis les plus forts, qu'on put preter à
 la foiblesse humaine ? Il faudroit que l'Home
 se determinat à briser lui-même sa Statue. L'é-
 loge d'un bonête Home est la plus digne & la plus
 douce recompense d'un autre bonête Home. O
 Rousseau, mon cher & digne Ami, je n'ai ja-*

mais est la force de me refuser à ta louange ;
j'en ai senti croître mon goût pour la Vérité &
mon amour pour la Vertu.

Après les bonnes actions qu'on a faites , l'aiguil-
lon le plus vif pour en multiplier le nombre, c'est
la notoriété des premières : C'est cette notoriété
qui donne à l'Homme un caractère public , auquel
il lui est difficile de renoncer.

* * *

Souvent dans un Essai , il n'y a de bon
que les Citations. Ceux qui ont de la ma-
lice , sans beaucoup d'Esprit , n'ont qu'à me
remercier : Je les ai mis sur la voie ; ils peu-
vent briller à peu de frais.

* * *

Come le desir des Richesses croit avec les
Richesses, mais beaucoup plus qu'elles ; ainsi
l'Orgueil croit avec les Talens , mais beau-
coup plus qu'eux.

* * *

L'amour de l'ordre, l'honête, le beau mo-
ral, semblent être , pour la plûpart des Ho-
mes, des Etres métaphisiques , que leur
Ame n'aperçoit, que lors qu'elle est guindée,
& qui lui échappent, lors qu'elle est dans
son état le plus ordinaire. Ce n'est que par
des efforts redoublés que la Vertu fixe chés
nous son respectable empire, & devient un

sentiment habituel : Et come les Sens , l'Imagination , les Passions dérèglées agissent presque sans relache contre nous , surtout dans la jeunesse , tandis que la Raison n'élève que rarement une foible voix , il paroît de là , que l'Home par lui-même a trop peu de force contre ses Enemis , & qu'il faut que le Créateur interpose son autorité , pour rendre à la Raison son empire & son excellence. Ainsi dans *Milton* la Victoire étoit encore douteuse , quand le Seigneur fixant ses regards sur le Champ de Bataille , anéantit les Anges rebelles & rendit les siens triomphans.





E S S A I

SUR

L'AMOUR DE LA PATRIE*.

Vincit amor Patriæ, laudumque immensa cupido.
VIRG.

M E S S I E U R S.

SI les desirs de l'Homme varient au gré d'une Imagination volage, il en est un, qui est come le centre de tous les autres, & qui le suit par tout ; c'est le desir de la félicité. Projets multipliés, soins assidus, inquiétudes, travaux, tout dans l'Homme se réduit à ce point de vüe : On veut être heureux. Mais il n'y a que des insensés, qui puissent croire, que leur honneur est indépendant de celui des autres Hommes, & qui puissent le chercher dans le trouble, ou la confusion de la Société : Principes de l'Amour-propre & de l'Intèret mal entendu ; Principes funestes, dont les Conséquences nous éloignent du but.

* C'est le second Discours que M. le Recteur BERTRAND à prononcé aux Promotions publiques du Colège de *Neuchâtel*.

Patrie! Nom respectable, source de rélations aussi agréables que sacrées; on vous méconnoit souvent, souvent on vous outrage, & par une erreur bien dangereuse, les Hommes ont distingué entre le bien public & l'intérêt particulier. Quoi donc! Les **CODRUS**, les **CAMILLES**, les **DECIUS**, les **MAXIMES**, & tant d'autres Héros, n'auroient ils parmi nous que des froids Admirateurs? Je n'ai garde *Messieurs*, de douter un seul instant, que l'on ne conoisse parmi nous le doux sentiment de l'Amour de la Patrie & les devoirs qui en naissent. Oûi, il est encore aujourd'hui des Citoïens zélés: Oûi la Patrie a des gens de tout ordre, qui s'éforcent, chacun selon sa vocation, à procurer le bien de la Société. L'assemblée devant laquelle j'ai l'honneur de parler, fournira plusieurs preuves de cette Vérité. C'est chez des Peuples libres, qu'il doit y avoir le plus de Citoïens attachés à leur Patrie.

Remontons, *Messieurs*, jusques aux tems les plus reculés: Voions y l'origine de cette Vertu, qui forme les Héros: Suivons des yeux ses effets: Traçons son Histoire: Conduisons la jusques à ces tems. Parlant à des Citoïens, je suis sûr de leur aprobation & du succès de mon Discours: Parlant à des Peuples libres, j'ose me flater de pouvoir leur plaire, en leur montrant la noblesse de leurs sentimens & la nécessité de leurs devoirs.

*Nescio, qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit, & immemores non sinit esse sui.*

Proscrit d'un lieu, où il avoit vécu avec tant de gloire, éloigné d'une terre chérie, qu'il avoit illustrée par ses Ouvrages immortels, OVIDE, en quittant ces lieux, sent toute la force des liens, qui l'y atachotent. Séparé par de vastes Mers de cet objet de tous ses desirs, il fait entendre dans ces Contrées ses plaintes & ses regrets. „Quelle douceur, „dit-il, nous atache aux lieux, où nous „avons vû le jour; quel charme fatal nous „empêche de les oublier ? „

L'ignoroit il, *Messieurs*, la source de cet attachement? Ne sentoit-il pas d'où dépendoient des liens aussi forts? Un Cœur tendre ne le lui aprenoit-il pas? Parens, Fils, Frères, Amis, toutes ces relations nous unissent à nôtre Patrie. Qui ne connoit la force de ces sentimens? Qui ne consacreroit tout son Sang, pour des têtes si chères?

Patrie! ce sont ici tes droits sur un Cœur, sensible à cette impression, que la nature même à fait naitre & que l'habitude fortifie: Il ne sauroit résister. ULISSE préfère les rochers de sa petite *Ithaque* aux douceurs, aux plaisirs, à l'immortalité, que lui ofroit CALYPSO.

Douces habitudes de l'Enfance ! Liaisons encore plus charmantes de la Jeunesse ! Amitié, lien indissoluble des plus belles Ames ! C'est la vôtre ouvrage. C'est vous, qui formez nos Ames à des sentimens sùdoux. L'Esprit de Société rend les Homes également lians, insinüans, sociables, complaisans : Ils se cherchent par goût, il se cultivent par attachement, ils ne se quittent qu'impatiens de se revoir. La Nature les avoit rendus Frères ; l'habitude, qui naît de cet Esprit de Société, leur inspire les sentimens de la Fraternité. Par eux les Habitans d'un País, d'une Ville, devien.droient Membres d'une même Famille, & chaque Société ne seroit plus composée que d'Amis ou de Frères.

Tous les Homes sont sensibles à l'amour de la gloire. Si l'opinion a attaché souvent à un peu de fumée, une Idée aussi grande que noble, ce n'est plus une illusion : Que dis-je ! c'est un motif excellent & digne des plus belles Ames, quand il est fondé sur l'estime de ce qui est louable, & qu'il est la source de tant d'actions excélentes, qui tournent toutes au plus grand bien de l'Etat. Affection vraiment sublime, quand elle produit les Héros dans la Guerre, les généreux Défenseurs de la Liberté & des Loix, les Savans & les Protecteurs des Sciences, les Artistes célèbres, en un mot, les Citoïens fidèles :

„*Sachés*, disoit un Auteur ancien, que ceux, qui
 „ont contribué au bonheur, ou à la gloire
 „de leur Patrie, ont une place particulière
 „dans le Ciel, où ils jouissent d'un bonheur
 „éternel : Eforcés - vous d'y parvenir.„

C'est ainsi que les vrais Héros sont immor-
 tels. Le Tombeau, qui engloutira leur Scep-
 tre, respectera leurs Bienfaits. Les éfets & le
 souvenir de ces Bienfaits survivront à leur
 éxistence sur la terre. Ils passeront de bouché
 en bouche, & les derniers humains feront
 plus surement leurs Admirateurs, que les
 premiers tèmoin's de leur gloire.

Quoique ce degré de splendeur n'apartien-
 ne pas à tous les Homes, tous peuvent pré-
 tendre au même genre de gloire, chacun à
 proportion de son état. Cette gloire, quand
 elle est fondéé sur le bonheur public, est la
 plus assurée, puisqu'elle est à la portée de
 tous, indépendante des événemens & des
 opinions. Elle est la plus belle, puisqu'elle
 nous élève, pour ainsi dire, aux fonctions
 de la Divinité.

Remontons jusques à l'origine des So-
 ciétés, nous y trouverons encore un des
 principaux fondemens de l'amour de la Pa-
 trie. Le desir d'être heureux & l'impossibi-
 lité de l'être sans le secours des autres Ho-
 mes, nous attachent à ceux avec qui nous
 vivons dans le même País, ou dans l'enceinte

des mêmes Murs. En éfet, qui ne feroit attaché au bien de l'Etat, quand il fera bien convaincu, que son bonheur ne fauroit être féparé de celui du Public ? Nous devons le plus à nôtre Patrie & à nos Parens ; fans ceux-ci nous n'exifterions pas ; fans celle-là nous ne faurions fubfifter long-tems.

L'amour de la gloire a fouvent fait les Conquérans ; l'amour du bien public a toujours fait les Citoiens ; l'un & l'autre forment les Héros. Qu'un Prince ambitieux effaie de fubjuguer l'Univers, il faut qu'il s'arête à la fin, pour pleurer l'injuftice du fort, qui ne lui laiffe plus rien à vaincre. A ces traits je reconoitrai le Conquérant : C'est ALEXANDRE. Courés de conquêtes en conquêtes : Soumettés vos Rivaux : Voiés le Monde entier à vos pieds : Comandez à un Peuple de Rois, & facrifiez enfin vôtre vie, pour obtenir un vain Nom, qui n'ajoutera rien à vôtre autorité. Qui pourroit méconoitre l'ambitieux, le Conquérant ? C'est CESAR.

Cœurs impétueux, qui cherchez vôtre bonheur dans ce fantome brillant, que l'on nomme Gloire, avoués le, cette paffion a-t-elle fait bien des heureux ? Lui immoler fon repos, fes plaifirs, fon fang, fa vie même, c'est faire trop peu pour elle. Le facrifice de l'honneur, de la droiture, des fentimens d'humanité, eft prefque toujours le pré-

nier qu'elle exige. Vos actions les plus vantées ne seront que d'illustres forfaits., Plus vous triomphés, plus vous faites de misérables. Les Villes en cendres, les Temples profanés, les Mers ensanglantées, la Terre consternée sont les restes de vos Victoires & les fondemens de vôtre Gloire.

Ce ne sont pas là nos Modèles, *Messieurs.* Il fut d'autres Héros, dont le but fut plus conforme à l'Amour de la Patrie & les moïens plus étranges encore. A *Athènes* un CODRUS court à la mort, pour assurer à sa Patrie une Victoire, que l'Oracle promettoit à celui des deux Peuples, qui perdrait son Général. A *Rome*, un BRUTUS répand tout son Sang & celui de ses Enfans, pour cimenter la Liberté, qu'il lui avoit aquisé. Le Père, le Fils, & le Petit-Fils, les DECIUS, se dévouent pour le salut de leurs Armées. Citoïens généreux, mais superstitieux, ces Païens se persuadoient, qu'en prononçant contre eux mêmes les plus terribles exécérations, ils atiroient sur leurs personnes la colère des Dieux, que leurs Sujets avoient méritée, & dès lors la victoire devoit être de leur côté. Les Enemis dévoués aux Dieux infernaux, devoient fuir devant eux. La même erreur, qui animoit un des partis, faisoit perdre courage à l'autre. Dès que les Troupes avoient pris la mort du Général énnemi, dès lors, assurées de leur perte, elles ne combattoient plus.

Ne fut-il donc point d'autres Héros ? N'y eut-il que des Homes, destructeurs d'eux-mêmes ou des autres, qui aient été dignes d'un si beau nom ? Appliqués à faire le bonheur des Homes on vit un AUGUSTE, un TRAJAN, un TITE, un ANTONIN, être les délices du Genre-humain. La Paix régna alors sur la Terre. La Justice & l'Equité fit fleurir leur vaste Empire. L'abondance y maintint la joie. Les Arts & les Sciences y parurent avec éclat. Des Mœurs douces & polies distinguèrent les Sujets de ces Princes illustres. *Messieurs*, c'est ici le Héros. Si AUGUSTE & TRAJAN eussent été Chrétiens, on les auroit encore vû, come CONSTANTIN, être les Défenseurs de la Religion.

Qu'il seroit agréable de s'arrêter plus longtemps à contempler un Portrait, dont l'original est si charmant ! Heureux le Prince, Ami des Homes, Père de ses Sujets, véritablement Citoyen, qui ne s'expose aux horreurs de la Guerre, que pour procurer à ses Sujets une Paix plus solide & plus durable. Chéri des siens, dont il fait le bonheur, il est l'admiration de des mêmes Enemis, dont il est la terreur. Je m'écarte trop, *Messieurs*, mais je ne doute pas, que vous n'entendiez ces traits, avec d'autant plus de complaisance, que vous pouriez plus aisément en faire. Réplication. C'est à vous même, *Messieurs*, à suppléer ici ce que je ne dis pas.

· Nous l'avons dit, *Messieurs*, les circonstances différent pour tous les Homes; mais leurs devoirs envers la Patrie ne sauroient changer. Tous ne sauroient être des Héros, tandis que tous doivent être bons Citoïens. La Nature elle même nous inspire le goût de la Société. Ah! si les Homes savoient suivre un penchant si délicieux & si utile! Trop souvent aveuglés ils s'égarerent encore ici; & où ne s'égarerent-ils pas? L'Ambition ne desire que les Honeurs; la Cupidité que les Richesses; la Vanité n'aperçoit que ses Talens & son Mérite personel. Homes insensés, vous ne concevez pas que ces avantages ne sont que les semences du vrai bonheur; mais que le germe est dans leur usage, & le fruit dans leur application.

- Si le bandeau de la passion tomboit enfin, le monde seroit nécessairement heureux. On comprendroit aisément que le bonheur d'un Home, qui prétend être heureux indépendamment de la Société, est semblable à des Edifices isolés, que rien ne soutient, & qui essuient la violence des tempêtes s'écroulent bientôt, & ne laissent de leur élévation, que des ruines & des débris. Les Grands, pénétrés du plaisir de faire des heureux, sentiroient la liaison intime qu'il y a entre leur état & celui du Peuple. Comandant avec bonté, ils seroient obéis avec plaisir. Les

Cabales, les Séditions, les Révoltes, déplorable causes du renversement des Etats, seroient bannies pour jamais d'un lieu, où il n'y auroit jamais de traitres. La Cupidité apprendroit à apprécier les Richesses: La Probité banniroit le fordide Intèrèt & elle deviendroit elle même l'ame du Commerce: Le Riche seroit la ressource du Pauvre: Les Biens de la Fortune, employés avec sagesse, produiroient des Etablissmens utiles au Public & à la Patrie: L'Orgueil apprendroit à distinguer les caractères de la véritable Gloire: Les Talens se comuniqueroient; ils rendroient les Etats florissans, & leur bonheur influeroit sur celui de la Société.

Que l'amour de la Patrie règne dans l'Univers: Que l'Intèrèt particulier disparoisse: Dès lors on verra paroître un nouveau Monde. On verra la réalité de cet Age d'or, si vanté par les Poètes. Des Pères également indulgens & sages sentiront que leurs Enfans, nés pour la Patrie, doivent être formés pour elle: Les Enfans répondans à des intentions si louables, feront leurs efforts pour devenir un jour d'utiles Citoiens.

Qu'il me soit permis d'ajouter encore ce trait, *Messieurs*: Il est intéressant pour nous. Des Nations entières réunirent autrefois toute leur politique à ce seul point de vüe; ils cherchèrent à entretenir & à former dans les

Cœurs

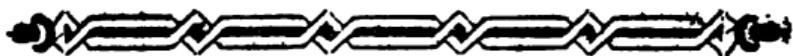
Cœurs l'Amour de la Patrie : Ils voulurent que ce sentiment précieux put un jour produire des fruits , & pour cela l'Education de la Jeunesse fut leur unique soin. Ils savoient, & vous ne l'ignorez pas, que c'est parmi cette Jeunesse que l'on trouve des Citoïens, & qu'on les y trouve tels qu'on les a formés.

Que vos Cœurs , *Messieurs* , fassent ici une application. Le mien me force à me taire. . . .

Que cette aimable Jeunesse , qui est réunie sous vos yeux, vous fasse sentir mieux que nous, que c'est de votre confiance que dépendent désormais tous les succès de ces Etablissmens , formés dans l'unique vûe du bien public. Enfin l'augmentation d'un Colège , qui étoit presque désert depuis plusieurs années , confirme l'heureux augure que nous permet de former cette brillante & nombreuse Assemblée.

Je n'ajoute rien pour vous, mes chers Amis; cette belle Assemblée doit vous en dire assez. Continuez à féconder ses desirs & les nôtres, & vos progrès rapides dans le chemin des Sciences, dans celui de la Vertu & dans les sentimens de la Religion, formeront en vous des Citoïens utiles.





R E P O N S E

à la première des Questions inserées
dans le Journal du Mois de Juin

*Quelle différence y a-t-il entre l'Honneur &
l'Orgueil ?*

IL y a Honneur & Honneur ; distinguer le faux Honneur du véritable, c'est marquer la différence d'entre l'Honneur & l'Orgueil.

Si l'on compte l'Orgueil dans ses premiers degrés, sa différence d'avec l'Honneur est difficile à découvrir : Tel est l'effet de l'Amour naturel de soi même, que toutes choses d'ailleurs égales, on se préfère à autrui ; jusques là il n'y a point de Vice : Mais il est rare qu'on tienne la balance égale entre soi & les autres ; l'Amour de soi même passe les bornes de l'équité & dégénère en Amour propre : Ici comence le Vice ; & à ce degré, qui est ce qui n'en est point atteint ? L'Equité veut donc, dans l'Orgueil come dans tous les Vices, qu'on passe à la foiblesse humaine ces premières semences, & qu'on pose pour règle générale, que l'Orgueilleux est celui en qui cette passion comande les autres, ou qui en a plus que le commun des Homes : Dès là, la diffé-

rençé d'entre l'Honneur & l'Orgueil peut être aisément aperçue.

On appelle HONNEUR l'aprobation publique qu'une personne s'aquierit par la bonté de ses actions, & par la sagesse & le succès de ses entreprises : On appelle aussi de ce Nom, le goût & la recherche de cette aprobation.

L'ORGUEIL est une opinion de mérite & de dignité propre, qui fait que, méprisant le jugement d'autrui, on s'honore soi même.

Les entreprises & les actions honorables sont celles par lesquelles chacun remplit son devoir envers la Société & les Particuliers, en augmentant les richesses de la Terre, en perfectionnant les Homes, & en defendant & protégeant l'Innocence & la Vertu : C'est la tache de chacun dans sa vocation ; soit dans le Gouvernement, soit dans la Justice ou la Police, dans les Sciences, les Talens, le Commerce, l'Agriculture, l'Entretien & l'Education des Enfans, l'Oeconomie domestique, & généralement dans tout ce à quoi les Homes sont appelés par état : Chacun doit se rendre utile dans son Poste ; c'est pour lui la carrière de l'Honneur ; elle est ouverte à tous. . . . L'Orgueilleux se met au dessus de son devoir, & négligeant ce qu'il doit, s'occupe de ce qu'il ne doit pas ; il laisse les œuvres communes de Justice, pour faire des actes glorieux de surrérogation ; de là

ces Professions honêtes mépriséés , & l'Honneur réservé aux Professions & aux Persones inutiles : De là encore ces Paradoxes-vivans de Fripons-généreux, d'Injustes-charitables, de vils-Nobles, de voluptueux-Pénitens, de Mondains-dévots, d'Impies-convertisseurs, d'Inutiles-importans, de Fous-Gens-d'Esprits ; cet assemblage inconciliable de Vice & de Vertu, dans lequel, au mépris du bon & du solide, on cherche à se refaire sur la Gloire, de la Honte dont ont est couvert.

Tout le monde n'est pas ce Public, juge compétant des actions honorables, & de l'Honneur, qui en est le mobile légitime : Ce sont seulement les Conoisseurs dans la chose dont il s'agit : Dans la Vertu ce sont les Persones vertueuses ; dans les Sciences les Savans ; dans les Arts les Artistes &c. Un Chef d'œuvre est toujours jugé par des Experts de l'Art ; les grandes Actions doivent l'être par des Persones capables d'en juger : Les Gens-d'honneur en appellent à ce Tribunal L'Orgueilleux le recuse come atentatoire à sa dignité, & n'en appelle à la multitude ignorante, que pour cacher le ridicule de l'Ensens qu'il se done à lui même.

L'Honneur est une récompense du mérite & un principe d'émulation ; c'est un *Prix* que le Public ajuge, dans sa Saison ; que l'Homme honorable atend ; mais que l'Orgueilleux impatient s'alloüe à lui même.

Cette différence paroît toujours plus en suivant de près l'Honneur & l'Orgueil dans leurs principes & leurs effets respectifs. L'Honneur se plaît à honorer quand il le peut, sans bassesse & sans flatterie : L'Orgueil, à cet égard, est un Avare injuste, qui prête à usure, qui refuse ce qu'il doit, & exige ce qui ne lui est pas dû . . . On peut souffrir honorablement le deshonneur ; l'Homme honorable souffre patiemment l'injustice qui lui revient quelquefois de l'ignorance & de la malignité ; mais l'Orgueilleux s'en impatienté & se désespère, lors même qu'on ne lui fait point de tort. L'Honneur est un Escalier pour monter à la Gloire ; l'Homme honorable s'y élève graduellement ; l'Orgueilleux y saute de plein vol. L'Honneur s'allie avec l'Honneur, mais l'Orgueil avec l'Orgueil sont inconciliables. L'Orgueil cherche l'approbation des Grands, & l'Honneur celle des Petits, plus sincère & plus juste. L'Honneur accepte avec plaisir les civilités des Petits ; l'Orgueil les trouve impertinentes. L'Honneur s'appuie sur le devoir & la Vertu ; l'Orgueil se fonde sur la misère humaine, L'Honneur relève les malheureux ; l'Orgueil les écrase. L'Orgueil rampe avec les Grands & foule aux pieds les Petits ; l'Honneur respecte l'autorité des uns & l'humanité des autres. L'Honneur ne veut que des égards ; l'Orgueil demande du respect. L'Honneur a

pitie de la Vanité; l'Orgueil lui déclare la guerre. L'Orgueil se glorifie de sa honte; l'Honneur gémit de sa foiblesse. L'Honneur fait du bien; l'Orgueil en procure, mais ne le fait pas. L'Honneur veut de l'amitié; l'Orgueil de la reconnoissance. L'Honneur donne en vendant; l'Orgueil vend quand il donne. L'Honneur paie; l'Orgueil récompense & ne paie pas. L'Honneur est ferme; l'Orgueil est opiniâtre. L'Honneur feroit volontiers ses Amis de ses Domestiques; l'Orgueil fait ses Domestiques de ses Amis. L'Honneur a mille bonnes qualités; la seule bonne de l'Orgueil, c'est de ne pas faire banqueroute au jeu. L'Honneur est la graisse & la vigueur de la Société; l'Orgueil en est l'enflure & la foiblesse. L'Honneur fait des Maitres, & l'Orgueil des Charlatans. Enfin, *l'Orgueil est le Char de la Honte qui trame l'Honneur vaincu; l'Honneur au contraire est le Sergent des Orgueilleux, & l'Ange tutelaire des Sages.*

On pourroit étendre bien d'avantage le Recueil de ces différences, mais en voilà assez pour faire sentir, que l'Honneur & l'Orgueil sont deux contraires; que l'Orgueil ne tient rien de l'Honneur, ou que s'il en tient quelque chose, c'est de cet Honneur hydropique, qui a toujours besoin de réparation.



R E F L E X I O N S

S U R L E S

D A N G E R S D E L A B E A U T E .

LA Beauté est fans doute un grand avantage : Elle prévient en faveur des perſones à qui l'a Nature la départie ; elle répand des graces ſur tout ce qu'elles font ; elle met leurs Qualités dans le jour le plus éclatant. D'un autre côté, elle expoſe à beaucoup de dangers, & on peut en abuſer à bien des égards. On oublie aifément, que le hazard nous l'a donnée, qu'un rien peut la faire évanouir, & que certainement le Tems la fera diſparoître. Dans ce cas, elle n'eſt propre qu'à exciter l'envie & la haine. Elle nous en rend dignes par la multitude de défauts, de ridicules, quelquefois de Vices, dont elle eſt la ſource, & qu'elle expoſe au plus grand jour, car tel eſt le propre de la Beauté, elle répand un grand éclat ſur tout ce qui l'environne, elle prête des graces à la Vertu, & elle augmente la laideur du Vice. Il ſera peut-être utile d'ouvrir les yeux d'un Sexe charmant, ſur les dangers auxquels ſes charmes l'expoſent. C'eſt lui qui les poſſède dans le degré le plus éminent, c'eſt auſſi lui qui eſt le plus ſujet à en abuſer.

C'est donc pour vous que j'écris, ô la plus belle portion du Genre Humain ! Vous à qui la Nature a prodigué ses plus riches Trésors ; vous qui en êtes les Chef-d'œuvres, charmante partie d'un Sexe enchanteur, recevés cet Ouvrage. L'aimable Vérité parvient rarement à vos Oreilles. Toûjours entourées d'une foule de lâches Adorateurs, coment pouriés vous l'entendre ? Toûjours prêts à vous distribuer l'encens le plus vil & le plus méprisable, ils vous louent, jusques dans vos défauts, & vous font ainsi avaler un Poison d'autant plus dangereux, qu'ils le déguisent sous la forme la plus séduisante. Heureux, si les courtes Réflexions que je vais faire, pouvoient vous prémunir contre les dangers sans nombre qui accompagnent la Beauté ! Daignés les recevoir favorablement : L'auguste Vérité les a dictées ; l'Amitié la plus tendre vous les offre.

Dès qu'une jeune Personne est belle, elle le fait, elle l'entend dire tous les jours, & un Miroir, qu'on consulte souvent, fait bien le répéter. Dès là, l'Orgueil & la Fierté se glissent aisément dans ce jeune Cœur. Sans expérience, n'ayant pour se conoître que l'Amour propre & une multitude de Flateurs, coment évitera-t-elle ce danger ? Ouvre-t-elle la bouche, on applaudit ; à chaque mot on s'écrie, on admire, on s'épuise en éloges. Là

dessus elle croit être arrivée à la perfection ; elle prend d'elle même les idées les plus avantageuses ; elle regarde le reste du monde comme de beaucoup au dessous d'elle ; elle méprise les Conseils qu'on pourroit encore lui donner , & les impute à l'envie la plus noire. De là viennent ces airs de hauteur , ces manières impérieuses , ces tons décisifs , si haïssables chez tout le monde , mais particulièrement dans un Sexe, dont la douceur doit être l'apanage. Orgueil, Fierté , sotté Prémomption , Hauteur dans les manières , d'où vient vous voit-on si souvent défigurer la Beauté ? Sexe charmant , vous à qui les graces échurent en partage , aimable objet de nôtre admiration & nos hommages , gardés vous de vices si odieux ! Fuiés en même les aparences ; elles rendent insupportables les personnes d'ailleurs les plus accomplies. Nous obéissons volontiers à ceux qui n'exigent rien de nous , & nous acordons tout à ceux qui semblent ne nous rien demander. La Beauté atire par son éclat , mais la douceur & la Bonté gagnent tous les Cœurs. Jettés les yeux sur THEMIRE & sur CLOE. Les premiers regards sont tous pour CLOE : Elle étone , elle excite l'admiration ; elle enlèveroit tous les Cœurs , si elle ne les éloignoit par sa fierté. THEMIRE , dont la Beauté n'est pas si éclatante , a pour elle la Bonté , la Dou-

eur & les Graces, qui en font toujours les compagnes fidèles; chaque jour on découvre en elle de nouveaux charmes; on admire CLOE' & l'on aime THEMIRE.

Un second défaut, auquel la Beauté expose une Jeunesse imprudente, c'est l'attachement excessif à ces dons de la Nature. Une jeune personne heureusement partagée de ce côté là, n'entendra louer chez elle, dès sa plus tendre enfance, que ces avantages extérieurs. On donnera les éloges les plus outrés, à la délicatesse de son Teint, à la régularité de ses Traits, à la finesse de sa taille, à la beauté de sa Voix. Bientôt elle oublie tout, pour ne penser qu'à ce Corps, qui lui procure tant d'éloges: Elle ne s'occupe que des moyens de l'embéllir; elle en fait son Idole; elle est la première à y sacrifier. De là ce goût prodigieux pour la parure; ces soins excessifs pour sa Figure, qui jettent le plus grand ridicule sur une personne, qui done dans ce travers. Et pendant qu'on done tout son tems à la conservation, à l'ornement de ce Corps, qui au fond n'est qu'une vile poussière, que devient l'Ame, cette partie la plus excélente de nous même, qui seule fait l'Home, qui seule le distingue de la Brute? Hélas! abandonnée, négligée, elle s'engourdit; acoutumée à ne réfléchir que sur des objets minutieux, elle rampe, elle

perd toute la force, toute son activité, toute sa dignité. Ainsi cette Personne, destinée à briller peut-être autant par les agrémens de son Esprit, que par ceux de sa Figure, se trouve plongée dans l'ignorance la plus crasse, & réduite au triste état d'être une Statue belle, il est vrai, mais privée de sentiment & de vie. Ce n'est pas tout, & je ne conçois pas d'état plus affreux, de situation plus désespérante, que celle d'une Personne, qui aimant uniquement sa beauté, la voit enfin dépérir. Chaque jour elle voit envolée quelque'une de ses Graces; malgré tous ses efforts, elle ne sauroit les retenir: Fidèles Compagnes de la Jeunesse, elles s'échappent avec elle; comment supportera-t-elle cette disgrâce? Comment se survivra-t-elle pour ainsi dire à elle-même? Quelle ressource aura-t-elle à opposer à une disgrâce aussi affreuse, qu'elle est inévitable? Si elle n'eut pas donné tous ses soins à son Corps, si elle eut cultivé les Facultés de son Ame, elle ne manqueroit pas de consolations; elle les trouveroit en elle-même, dans l'amitié & dans l'estime de ses semblables; mais privée, par sa faute, de secours aussi consolans, elle se voit réduite à trainer une vie ennuyeuse, également à charge à elle-même & aux autres.

D'ailleurs, il est à craindre qu'une Personne, idolâtre de sa Figure, n'ait recours à

des moïens honteux pour se la conferver ! Qu'il est à craindre qu'elle ne se fasse des charmes artificiels, quand ceux que la Nature lui a départis viendront à dépérir ! Qu'il est à craindre, que dans le désespoir de voir sa Cour diminuer, elle n'ait recours, pour se la conferver, à la Coquetterie la plus outrée ! Vice odieux, qui peut conduire aux plus afreux désordres & qui rend constamment une Personne, qui s'y livre, la honte de son Sexe & l'objet des mépris du nôtre.

Fierté, Hauteur, Ignorance, Coquetterie, Vices odieux, pourquoi vous voit-t-on si souvent à la suite de la Beauté ? Et vous, aimables Vertus, Bonté, Douceur, Modestie, pourquoi n'en êtes vous pas les compagnes inséparables ? La Beauté vous prêteroit un nouvel éclat, & vous ajouteriés des graces à la Beauté. Aquérés, Sexe charmant, ces aimables qualités, & vous aquerrés, soiés en sûr, de nouveaux charmes ; vous joindrés la Bonté & la Douceur à l'Esprit, à la Beauté & aux Conoissances. Toutes les Bouches rétentiront de vos éloges ; toutes publieront vos brillantes qualités : Vous seules semblerés les ignorer. Par là vous ferés la gloire & l'ornement de votre Sexe, l'amour & les délices du nôtre.



L'ÉPREUVE INDISCRETE.
NOUVELLE.

SI la délicatesse des sentimens est extrêmement prisable, elle peut devenir très dangereuse & très nuisible, lors qu'elle est poussée à l'excès : Une Avanture, arrivée depuis peu à un jeune Gentilhomme, d'un mérite distingué, en fournit une preuve. Come son véritable Nom n'ajouteroit rien à la vérité de cette Histoire, je lui donnerai celui de Chevalier de *Mautour*. Après avoir passé les 18. premières Années de sa vie à orner son Esprit & son Cœur de toutes les Qualités qui pouvoient le rendre estimable, & à profiter des Leçons des Maîtres les plus habiles en tous genres, il revint joindre ses Parens, dont il faisoit les délices. Il passoit, dans sa Province, pour l'Home le plus heureux & le plus digne de l'être. Des Biens considérables, une Figure avantageuse, un Caractère liant, des Manières aimables & une Modestie rare le faisoient goûter dans toutes les Compagnies. Il étoit surtout chéri des Dames. Il sembloit né pour elles, & son Cœur les lui faisoit rechercher avec empressement. Naturellement tendre, rien ne le flatoit

plus que les Sentimens du beau Sexe, fin tout lors qu'ils étoient affaisonés par l'esprit & la délicatesse. C'étoit sa Chimère; il vouloit tout épurer & n'avoit pas encore assés d'expérience pour savoir, qu'on exténüe souvent la tendresse, à force de l'anatomiser.

La jeune Marquise de L., qui avoit un Chateau voisin du sien, toucha d'abord son Cœur. Sans être une Beauté régulière, elle possédoit ces graces enchanteresses, si propres à faire impression. Quoi qu'elle n'eut pas encore 17. Ans, elle avoit aquis dans le grand Monde une aisance de Manières peu comune à son âge, & la vivacité de son Esprit rendoit sa Conversation des plus agréables.

Maucour lui dona des soins qui flatèrent sa Vanité, & bientôt engagèrent son Cœur. Pendant près de 6. Mois ils goutèrent l'un & l'autre tous les plaisirs que peut procurer un Amour réglé par la Sageesse, & fondé sur une Estime réciproque. Ils jugèrent à propos, quoique sans nécessité, d'y mettre du mystère, & convinrent de doner le change, s'il étoit possible, aux Persones qui les environoient. Pour cet éfet, ils se bornoient en Compagnie à se marquer mutuellement beaucoup de politesse, & ce qu'ils avoient à dire de plus obligeant s'adreffoit ordinairement à une tierce Personne. La Comtesse de T... paroissoit à

tout le monde l'objet de prédilection du Chevalier. C'étoit une Veuve de 25. Ans dont le seul avantage étoit d'être extrêmement belle. Elle avoit un goût décidé pour être coquette, mais pas assez d'Esprit pour y réussir, & ne pouvoit se consoler de se voir négligée, tandis que sa Glace l'assuroit, qu'elle méritoit tous les hommages. Dans de telles dispositions, elle reçut avidement les Atentions du Chevalier, qui la regardoit, parmi toutes les Dames, comé celle qu'il se feroit le moins de scrupule de duper; cependant ce n'étoit jamais que par des politesses générales; il évitoit le Tête à Tête avec elle, dans la crainte qu'elle ne voulut éxiger une explication précise.

La pauvre Comtesse se désespéroit au fond de l'Amé de la timidité de son Amant. Elle lui avoit fourni les plus belles occasions de la voir seule. Elle en vint jusques à les rechercher, mais l'adresse du Chevalier rendoit ses soins inutiles. Enfin elle crût s'apercevoir, qu'il y avoit quelque chose de marqué dans des contretems, qu'elle n'avoit d'abord attribué qu'au hazard: Elle résolut de s'en éclaircir à quel prix que ce fut.

Elle feignit un jour de se trouver mal, & quita sous ce prétexte la Compagnie, en priant le Chevalier de l'accompagner chez elle. Il n'avoit pas voulu s'engager au jeu,

dans l'espérance de se dérober un instant pour aller joindre la Marquise de L. . . qui faisoit un tour de Jardin avec sa Confidente *Maucour* ne put se dispenser de doner la main à la Comtesse. Elle fut à peine hors du Château, qu'elle lui tint ce Discours : *Vous avoie-
rai-je, mon cher Chevalier, que mon indispo-
sition n'est causée que par l'envie que j'avois de
me voir enfin seule avec vous. J'ai mille choses
à vous dire, & depuis plusieurs Mois, je n'ai
pû en trouver l'ocasion. J'espère que vous ne re-
fuserés pas de passer avec moi cette soirée? Le
Chevalier interdit, ne savoit que répondre.
Il s'exposoit également, soit qu'il refusât
cette invitation, soit qu'il l'acceptât ; il prit
enfin ce dernier parti, mais d'assés mauvaise
grace.*

Arrivé chez la Comtesse, elle passa dans son Cabinet & se mit dans le Deshabillé le plus galant. *Vous voiez, lui dit-elle, que
j'agis avec mes Amis tout à fait sans façon.
Vous voudrés bien ne pas le trouver mauvais.
En voiant que je ne me gêne point, j'espère que
cela vous autorisera aussi à user chez moi d'une
entière liberté.*

Elle le regardoit d'un air si tendre & si animé, en lui parlant ainsi, qu'elle déconcertoit toujours plus le pauvre *Maucour*. *Je suis sensible, Madame répondit-il, à toutes
les marques de bonté que vous me donés ; soyez
assurés*

que j'aurai toujours pour vous le respect le plus inviolable & que. . . Ah ! Monsieur, reprit la Comtesse, vous vous servez de termes assurément beaucoup trop forts ; je ne suis pas encore d'un âge si respectable. Elle prononça cela d'un ton piqué, qui fit sentir à *Maucour* toute sa sottise, mais comme il ne vouloit pas l'entendre, il continua de fastidieux Complimens, que l'on ne répétera pas ici, crainte de faire part au Lecteur d'une partie de l'ennui qu'ils causèrent à la trop sensible Comtesse. Ne perdant cependant pas tout à fait espérance, elle obligea *Maucour* à lui tenir compagnie au souper, & ne fit par là que prolonger leur martire commun.

La jeune Marquise, rentrée dans la Salle d'Assemblée, ressentit une vive inquiétude de l'absence de son Amant. Il ne l'avoit pas joint dans le Jardin ; il étoit sorti de bonne heure avec une très belle Femme ; il ne revenoit pas ; quelle ample matière à réflexions pour un jeune Cœur bien amoureux ! *Maucour* étoit coupable sans doute ; il falloit l'en punir. La vengeance d'une Maitresse est ordinairement dictée par l'Amour propre : Celui de la Marquise lui conseilla de boudier son Amant & d'éprouver sa constance, en feignant de la légèreté. En conséquence, de cette résolution, elle évita soigneusement le Chevalier, pendant quelques jours, tandis qu'elle

marquoit beaucoup de gaieté & de complaisance pour *Lindor*, Ami intime de *Maucour*.

Le premier jour, le Chevalier vit avec plaisir la colère de la Marquise : Il l'envisagea come une preuve de son Amour ; mais ensuite sa gaieté lui déplut & ses attentions pour *Lindor* lui donèrent de l'ombrage. Il résolut à son tour d'affecter de l'indifférence. Avec plus d'expérience, ni l'un ni l'autre n'auroient été dupes de manèges aussi usés : Cependant ils réussirent à se tourmenter réciproquement pendant plus de 6. Semaines. Le Chevalier, confirmé de plus en plus dans ses soupçons, prit la résolution de s'éloigner pour quelque tems & de chercher même, par cette voie, à se guérir d'une Passion, qui le rendoit malheureux.

Le départ du Chevalier faisant perdre à à l'infortunée Marquise l'espoir de revoir jamais dans ses Fers le seul Home qu'elle pouvoit aimer, elle tomba dans une noire mélancolie. Sa santé s'afoiblit même au point de faire craindre pour ses jours. Elle s'obstinoit cependant à cacher la cause de son mal & ce ne fut que par des conjectures & par quelques mots, qui lui échapèrent dans des accès de Fièvre, que l'on devina la part qu'y avoit le Chevalier de *Maucour*.

La Marquise de L . . . Fille unique & riche Héritière, faisoit pour *Maucour* un Parti

très convenable. Les deux Familles, déjà unies par les liens de l'amitié, auroient vû cette Alliance avec joie. Le Père de *Maucour* écrit donc à son Fils de se rendre incessamment auprès de lui, qu'il avoit quelque chose de la dernière importance à lui comuniquer. Le Chevalier obéit : Son Père lui parle de la Marquise, de l'idée où l'on étoit que son absence seule avoit mis en danger les jours de cette aimable Personne, & lui fait conoitre la satisfaction qu'il ressentiroit de le voir s'unir à elle. Il ne manqua pas d'exagerer tous les Avantages de cette Alliance & de faire tout son possible pour y déterminer son Fils. Le Chevalier, flotant entre la crainte & l'espérance, l'écouta avec beaucoup d'attention. Tantôt le récit de son Père le persuadoit, qu'il étoit en éfet chéri de l'objet qu'il adoroit ; tantôt ses soupçons reprenant toute leur force, il n'attribuoit son indisposition qu'à l'éloignement de *Lindor*, qui, par cas fortuit, avoit été obligé de s'absenter peu de tems après le départ du Chevalier. Enfin il répondit à son Père, qu'il seroit très flaté de l'Alliance de la jeune Marquise de L . . mais qu'il ne pouvoit se résoudre à demander sa main, qu'il ne fut assuré de ses sentimens ; qu'il n'avoit pas lieu de croire qu'il eût aucune part à son indisposition, & que si elle étoit l'éfet d'une inclination, il n'osoit se flater

d'en être l'objet. Il promit cependant à son Père de faire les efforts pour gagner la tendresse de la Marquise, qu'il envisageoit come le plus grand bonheur qui put jamais lui arriver. Le Père de *Maucour*, satisfait de cette promesse, lui recommanda de ne pas tarder à se rendre dans la Maison du Marquis de L. . & qu'il espéroit que sa présence feroit plus d'effet sur la jeune Marquise, que tous les remèdes de la Faculté.

La tendre Marquise ne tarda pas à être informée du retour du Chevalier & de son attention à se rendre exactement chez elle, pour avoir des nouvelles de sa santé: Elle y fut sensible & comença à se persuader, que si *Maucour* avoit été volage, il revenoit du moins à elle. Cette idée contribua bientôt à rendre son Cœur & son Esprit plus tranquilles, & son Corps ne tarda pas à en ressentir une heureuse influence.

Dès qu'elle fut visible, *Maucour* fut introduit. Un air embarrassé la persuada de plus en plus qu'il avoit été infidèle, mais ses yeux l'assuroient d'un retour, qu'elle souhaitoit, & dont son Cœur vouloit bien se contenter. Le Chevalier au contraire, qui pouvoit à l'excès la délicatesse, ne trouvoit pas encore des raisons suffisantes pour le convaincre qu'il étoit aimé; il craignoit le retour de *Lindor* & l'atendoit cependant avec impatience, pour

voir de quelle manière sa Maitresse se conduiroit avec lui.

La Marquise se trouvant parfaitement rétablie, le Père de *Maucour* ne cessoit de solliciter son Fils d'accélérer son Mariage. La délicatesse outrée de celui-ci le plongeoit toujours dans de nouveaux embarras : *Lindor* étoit de retour : Il avoit été reçu de la Marquise avec beaucoup de politesse & de témoignages d'estime, mais *Maucour* ne pouvoit s'empêcher de convenir intérieurement, qu'il y avoit une préférence visible en sa faveur ; cependant sa manie le rendoit incertain ; il se figuroit que la Marquise, connoissant les intentions de leurs Parens respectifs, avoit fait des efforts sur elle même, & que sa Raison, plutôt que son Cœur, dirigeoit sa conduite. *Lindor* n'étoit pas à beaucoup près un Parti aussi riche que lui ; la Marquise auroit eû peine d'obtenir l'aveu de ses Parens, & le Devoir, selon lui, avoit soumis son goût. Néanmoins les instances de son Père vainquirent enfin ses scrupules : Il prit jour pour la Cérémonie, qui se fit avec une magnificence proportionnée au rang & à l'opulence des deux Epoux.

Rien ne paroissoit devoir manquer au bonheur de *Maucour*. Il se voioit uni à une Epouse qu'il adoroit ; il étoit chéri des Parens respectifs, qui prévenoient ses desirs ;

la Fortune avoit répandu sur lui ses Doirs à pleines mains, en un mot, toutes les circonstances les plus favorables sembloient s'être réunies, pour le rendre le plus heureux des Mortels. Trompeuses apparences ! *Maucour* étoit bien éloigné de jouir de cette tranquillité intérieure, qui peut seule faire nôtre félicité. Il étoit rêveur, inquiet, agité, & son état, qui ne pouvoit échapper à la pénétration d'une Epouse aussi tendre que la Marquise, l'affligoit sensiblement.

Un accident qui arriva à *Lindor*, vint mettre le comble à leur infortune, en fournissant à *Maucour* l'idée de mettre son Epouse à une Epreuve, qui eut pour lui les suites les plus funestes. *Lindor* étant à la Chasse, entendit quelque bruit derrière un Buisson : Il arme avec précipitation son Fusil & s'avance dans l'espérance de surprendre quelque pièce de Gibier, qui avoit sans doute échappé au flair de sa Meute. Comme il n'étoit occupé que de sa recherche, il n'aperçût pas une racine d'Arbre, qui étoit à ses piés, & qui le fit tomber si malheureusement, que son Fusil partit, & que le coup entra tout entier dans son Bras gauche.

Les Persones qui sont malheureuses ont toujours bien plus de sensibilité pour les infortunes des autres. La Marquise étoit naturellement compatissante, elle estimoit *Lindor*, elle connoissoit son attachement pour *Maucour* ;

tous ces motifs lui firent éprouver une vive douleur, à la nouvelle de cet accident, & elle ne se crut point obligée de la contraindre. *Maucour* l'interpréta mal & résolut d'éprouver, si la Marquise seroit aussi vivement affectée de ce qui le regarderoit lui même. Pour cet éfet il ordone un jour à un Domestique asidé d'aller avertir son Epouse de se rendre incessamment à la Maison, en lui disant qu'il venoit d'avoir une Afaire d'honneur, dans laquelle il avoit été dangereusement blessé. Cependant il se met au Lit, se fait saigner & ensanglante son Linge en plusieurs endroits. La Marquise arrive chez elle dans une émotion incroyable. La vüe du sang de son Epoux, & le danger où elle croioit ses jours l'affectent si fort, qu'elle tombe en défaillance. On eut bien de la peine à l'en faire revenir. *Maucour* comença à se repentir de son imprudence. Il n'étoit plus tems. Il s'étoit fait chez la Marquise une si terrible révolution, qu'en moins de trois jours une Fièvre violente la coucha dans le Tombeau. *Maucour* sentit toute l'injustice de ses soupçons; il conut toute l'étendüe de l'Amour que la Marquise avoit pour lui, mais cette connoissance ne servit qu'à augmenter ses regrets. Il ne se pardona jamais d'avoir donné la mort à une Epouse, avec laquelle il auroit été le plus heureux des Homes, s'il n'avoit lui même mis obstacle à son bonheur.

NOUVELLES ACADEMIQUES.

DANS la dernière Séance publique de la Société Littéraire d'ARRAS, qui se tint le 7 Avril dernier, M. l'Abé DELYS, Directeur en exercice, ouvrit la Conférence par une Dissertation sur les avantages ou les inconvéniens qui peuvent résulter de l'augmentation considérable des Fermages. Après avoir amplement discuté & balancé les raisons pour & contre, il conclut que non-seulement cette augmentation est préjudiciable aux Particuliers, qui ne possèdent aucuns Biens-fonds, & aux Cultivateurs; mais aussi qu'elle ne sauroit se concilier avec les vrais intérêts du Propriétaire des Biens de Campagne; qu'elle empêche même les progrès de l'Agriculture; enfin qu'elle nuit au bien de l'Etat & des Finances du Roïaume.

M. le Chevalier de COUTURELLE, Chancelier de la SOCIÉTÉ, lut un Discours sur l'excellence de nôtre Langue, dans lequel il fait envisager combien il est utile à la plupart des Homes de la posséder parfaitement.

Ensuite M. BAYARD le Cadet, nouvellement Associé, prononça son Remerciement & le Directeur lui répondit.

M. HARDUIN, Avocat, Secrétaire Perpétuel

de la Société, dona la première Partie d'un Mémoire Historique, tiré des Régistres de la Ville d'*Arras*, concernant les Joutes, Tournois & autres pareils Exercices, qui se firent dans cette Ville au XV^me Siècle, du tems de PHILIPPE le Bon, Duc de *Bourgogne* & Comte d'*Artois*. Il raporta, entr'autres événemens, le Détail des Faits d'Armes qui se passèrent à *Arras*, sous les yeux de ce Duc en 1423, entre le fameux POTTRON DE SAINTRAILLES & LIONNEL DE WANDONNE, Gentilhomme *Bouloinois*.

Le Père LUCAS, Jésuite, lut des Réflexions critiques & physiques sur le Système d'un Auteur Anonyme, touchant la nature du Sel Marin & du Sel Gemme; & sur celui d'un Philosophe adepte, par rapport aux mêmes Sels.

La Séance fut terminée par la lecture d'un Discours de M. l'Abé JACQUIN, Associé honoraire, sur la conoissance & l'aplication des Talens. Il établit premièrement dans ce Discours, que tous les Hommes naissent avec quelques dispositions pour une Science ou pour un Art. Il indique après cela les moyens de conoitre ces dispositions, & expose enfin de quelle manière on doit les cultiver.

L'Académie Roïale des Belles-Lettres de CAEN détermina, à sa dernière Séance,

tenüe le 7 Juin, de proposer, pour Sujet d'un Prix, cette Question : *S'il n'est pas plus nuisible qu'avantageux de planter en Normandie, des Pomiers à Cidre, dans une bone Terre.* Les Differtations sur ce sujet ne doivent être que d'une demi heure de lecture. Il y aura au bas une Sentence, qui devra être répétée dans un Billet cacheté & séparé, où l'Auteur mettra son Nom, ses Qualités & son Adr sse. Les Paquets doivent être rendus francs à M. MASSIEU de CLERVAL, Secrétaire de l'Académie, avant la fin d'Octobre, & la distribution du Prix se fera à la rentrée de l'Académie, le 6 Décembre prochain.

L'Académie de *Caen*, déjà célèbre, même avant les Lettres Patentes que le feu Roi lui accorda en 1705, a toujours conservé son éclat, par la réputation des Membres illustres qui la composent, sans aucun des motifs d'émulation, dont jouissent les autres Académies. C'est ici le premier Prix que celle de *Caen* propose: Il consiste en une Médaille d'or de la valeur de L. 300. On ne peut, dans ce Don & dans l'utilité du sujet choisi, méconnoître une Main *, qui travaille sans cesse au bonheur de la Province.

* M. de FONTETTE, Intendant de la Généralité de *Caen*, Vice Protecteur de l'Académie.

LIVRES NOUVEAUX.

MARC MICHEL REY, Libraire à *Amsterdam*, vient de publier la **SAINTE-BIBLE** où le *Vieux & Nouveau-Testament*; avec un *Commentaire Littéral*, composé de *Notes choisies & tirées des divers Auteurs Anglois*, par **M. CHAIS**, Pasteur à la Haïe. T. V, contenant le premier Livre de **SAMUEL** 4to, à 3 fl. 10 s. de Hollande.

Rien n'est plus beau que cet Ouvrage, tant pour le Papier que pour le Caractère & l'exactitude de la Correction, & à juger par ce Volume & par ceux déjà fortis de la Presse, l'on peut dire qu'il ne s'est point encore fait d'Edition de l'Écriture Sainte supérieure à celle-ci. La bonté & la clarté du Comentaire fournissent tout ce que l'on peut espérer de mieux, pour faciliter à tout le monde l'intelligence des Ecrits sacrés.

OEUVRÉS DIVERSES de *M. de MONTESQUIEU*. A Coppenhague & à Genève chez Claude & Antoine **PHILIBERT** 1759.

Cette nouvelle Edition est en 4 Volumes in 8vo chacun d'environ 420 pages. Elle est conforme à la dernière de 1758, en 3 Vol. in 4to vérifiée & confrontée avec les précédentes. On trouve, dans celle que nous anon-

cons les différences ou variantes des unes & des autres, demême que les dernières Additions, qui ont paru après la mort de l'Auteur.

Le I Vol. contient 1°. L'Eloge de M. de MONTESQUIEU, par M. D'ALEMBERT, tiré du Vme Vol. de l'*Encyclopédie*, & augmenté de quelques Notes. 2°. L'Analise de l'Esprit des Loix, par le même, pour servir de suite à l'Eloge ci-dessus. Cette Pièce ne se trouve pas dans l'Edition de 1758, en 4. Vol. in-12. 3°. Le Discours de M. de MONTESQUIEU, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Française le 24 Janvier 1728. 4°. La Préface de la première Edition de *L'Esprit des Loix*. 5°. Un Avertissement de l'Auteur, qui ne se trouve que dans quelques Editions de 1757 & 1758. 6°. Les XI premiers Livres de *L'Esprit des Loix*.

Les Tomes II & III contiennent la suite du même Ouvrage.

Le Tome IV renferme 1°. Le dernier Livre de *L'Esprit des Loix*. 2°. La Défense de cet Ouvrage par l'Auteur. 3°. Discours sur l'Esprit des Loix, par M. de LA BEAUMELLE. Il manque dans la dernière Edition de Paris. 4°. Lyfimaque. 5°. Essai sur le Goût dans les choses de la Nature & de l'Art. 6°. Vers de M. D'ALEMBERT à la louange de l'Auteur. 7°. Table des Matières de *L'Esprit des Loix*.

On distribue actuellement les deux pré-

niers Volumes de ce Recueil, à 5 Liv. de France ; mais pour en faciliter d'autant plus l'acquisition, on donnera par souscription les Exemplaires restans, pour L. 7 les 4 Vol. que l'on paiera en recevant les deux premiers. Les deux autres se délivreront dans le courant d'Octobre prochain.

Les mêmes Libraires vendent actuellement les *Lettres Persanes*, 2. Vol. in-12 petit format 1757 pour 36 sols de France. Ils ont sous Presse les *Considerations sur la grandeur des Romains*.

On trouve aussi, chez les Frères PHILBERT, le premier Vol. du *Dictionnaire de Commerce*, belle Edition de Coppenhague, suivant les Conditions de la Souscription.

G R A V U R E.

LÉ Sr. LE MIRE a mis au jour deux grandes Marines, gravées d'après les Originaux de MINDERHOUT, Peintre *Hollandois*. L'une représente la vüe du Bassin & de la Ville de *Bruges*. Cette Ville est située sur l'Horison. On voit dans le Port des Navires que l'on carene : Sur les Plans du milieu, on en voit d'autres qui arrivent : Sur le Plan de devant, des Personages de plusieurs Nations. Cette Estampe est dédiée à M. BERRIER, Ministre & Secrétaire d'Etat au Département de la Marine.

La seconde, qui sert de pendant, représente une Mer fort étendue, où plusieurs Navires sont à la rade & font voile pour leur départ. Sur le devant, quelques autres arrivent. Sur le premier Plan sont aussi des Figures, come dans la précédente. Elle est dédiée à M. de la BOURDONAYE, dans le Cabinet de qui les Tableaux originaux ont été pris.

Le Sr. de MARCENAY a gravé un *Paisage* du fameux REMBRANT, qui représente une Plaine immense, fertilisée par une Rivière, dont les différens circuits vont se terminer à l'Horison. La vûe en est agréablement variée, mais pour y répandre un intérêt plus vif, REMBRANT a supposé un Ciel couvert, qui annonce de l'Orage; d'où il résulte de grandes ombres, à travers lesquelles la lumière tombe par échappée, sur des endroits qu'elle rend plus ou moins piquans, à proportion de leur éloignement. Pour peu qu'on ait d'idée du clair obscur, il est aisé de sentir le mérite de ces savantes opositions.



LOGOGRIPE.

LECTEUR, en me cherchant, tu trouveras d'abord
 Le Nom d'une Isle, tres fameuse
 Dans un Roman que l'on estime fort;
 D'une Matière précieuse;

D'un Fruit ; d'un autre Mets ; d'un Etre dont le sort
Peut-être fait envie à ton Ame orgueilleuse :

Chemin faisant , tu dois trouver la *Mort* :

Point de fraieur : Regarde des merveilles.

Otes *Ri* , soustrais *D* ; Phénomène brillant ,

Je fais peur au Peuple ignorant ,

Mais le Peuple savant me consacre ses veilles ;

L'Avocat me cite au Palais ;

Je suis un Jeu de comerce à la mode ;

Du Parterre souvent j'excite les sifflets :

Invisible partout , & partout incomode ,

Je fers aux Gens , qu'on veut assassiner ;

Aux Polissons , qu'on veut discipliner ;

Quelquefois même aux tendrons pris de force.

Est-ce trop peu ? Je porte écorce ;

Je fais tourner la tête aux Versificateurs.

Fais moi présent d'un *T* ; je déplaïs dans les rües ;

Je suis deux Villes bien conues ;

Et de *THEMIS* enfin j'éprouve les rigueurs.

Jadis dans la machine ronde

Rien n'existoit , qui ne m'eut amusé :

Voici mon tour de divertir le monde ,

Et l'on m'a ridiculifé.

NAVETTE est le Mot de l'Enigme du Mois
de Juillet.

ERRATA de Juillet.

P. 33 l. 21. *sans précipitation*, lises, *sans préparation*.

P. 52. l. 16. *Ne prêche plus un Culte pur* ; lises, *un
Culte impur*.

T A B L E.

<i>ESSAI sur la Vengeance.</i>	123
<i>La Ruine de Jérusalem, Ode.</i>	134
<i>L'Immortalité de l'Âme, Ode.</i>	137
<i>Essai sur les sources de la Vérité & sur les moïens de la trouver.</i>	142
<i>Aux Editeurs, sur la Cristalographie.</i>	162
<i>Extrait de la Cristalographie.</i>	165
<i>Pensées détachées.</i>	179
<i>Essai sur l'Amour de la Patrie.</i>	189
<i>Réponse à la Question formée dans le Journal de Juin, sur la différence entre l'Honneur & l'Orgueil.</i>	200
<i>Réflexions sur les dangers de la Beauté.</i>	205
<i>L'Épreuve indiscrette, Nouvelle.</i>	211
<i>Nouvelles Académiques.</i>	222
<i>Livres nouveaux.</i>	225
<i>Gravure.</i>	227
<i>Logogriphe.</i>	228



A V I S.

ON trouvera à Neuchâtel en Suisse, chez le Sieur DUMARCHE, des Tournes Broches portatifs & sans ressort, cheminants trois quart d'heure sans les remonter. Ledit Sieur est connu de longue date pour ces fortes d'Ouvrages. Le prix est de 24 L. tournois, soit 36 L. de France. Ceux qui souhaiteront se procurer une Pièce aussi comode, sont priés, en lui écrivant, d'afranchir leurs Lettres.



